

# VENT LARGUE

PAR AVRORA BERTRANA



1948

VENT LARGUE

PAR AURORA BERTRANA

Miquel avait deux ou trois ans quand pour la première fois il entendit le mot mer. D'abord ce nom ne signifia rien pour lui. Lorsque la nourrice le prononçait l'enfant l'écoutait avec ravissement parce qu'il était court et sonore et aussi parce que les chers yeux de Néné s'allumaient d'enthousiasme.

" Nous irons au bord de la mer", disait la nourrice, et, Miquel répétait :

" Me...me..." tapant de ses petites mains le visage hâlé et mobile de Caroline.

Bien avant d'avoir pu dire mer avec le r final, il avait déjà appris à dire : Néné, papa, maman et poupe; il en était très fier.

Caroline, brusque et aimante couvrait Miquel de baisers. Elle avait répondu aux premiers vagissements de l'enfant avec le don précieux d'elle même. Oui, Néné s'était tout simplement laissée manger par Miquel. Quand il était petit - à trois ans il considérait cette époque comme lointaine - Caroline lui donnait le sein. Miquel le prenait dans ses petites mains avides, s'y précipitait la bouche ouverte et gloutonnement il suçait. Et, oh merveille, une manne sucrée et tiède coulait dans sa gorge. Mais un jour Caroline <sup>Elle</sup> voulait à tout prix lui faire avaler une substance fade et <sup>pâteuse</sup> ~~pâteuse~~ qu'elle nommait poupe, s'était soudain mise à lui refuser le sein.)

Miquel aimait beaucoup la soupe maintenant mais à l'époque l'inexplicable attitude de la nourrice lui avait fait bien de <sup>la</sup> peine. Il ne pouvait y songer sans se sentir étrangement mélancolique.

Souvent, papa sortait Miquel du berceau, le promenait à travers la chambre, chantant d'une voix basse extrêmement agréable jusqu'à ce qu'il se rendormit. Néné le berçait en parlant, papa en chantant. Toujours quand papa le promenait dans ses bras il faisait sombre dans l'alcôve; seul un angle était éclairé par une petite flamme jaune et tremblante. Sous la clarté

de la lampe était un petit objet bizarre dont le tic-tac ne s'arrêtait jamais et le matin, en se levant, papa le mettait dans sa poche. Miquel ne comprenait pas pourquoi la nuit, ~~pendant~~ pendant que tout le monde se reposait, cet objet continuait à faire du bruit. Quand Miquel eut la rougeole, la damnée machine demeura tout le temps près de lui produisant son odieuse musique, se moquant de ses souffrances, veillant à lui rappeler que quelque chose allait de travers, comme toujours quand elle n'était pas dans la poche de papa.

Maman occupait très peu de place dans la vie de Miquel. Elle demeurait ~~toujours~~ dans son fauteuil, les mains pendantes, les yeux grands ouverts. De temps à autre son regard s'allumait, deux bras se détachaient de ce corps immobile, une voix fluette disait :

" Miquel, Miquel! "

Parfois maman demandait qu'on lui mit Miquel sur les genoux. Elle le prenait gauchement et elle disait :

" Mon cher petit, mon tout petit. "

Cette voix larmoyante effrayait Miquel. Quand Néné disait: mon petit, le monde s'emplissait de lumière et la chaleur des bras de la nourrice se communiquait au corps de l'enfant.

Maman se fatiguait bientôt de le tenir, elle le tendait à papa ou à Néné et la vie recommençait à être belle.

Un jour Miquel découvrit un monstre. C'était un long serpent qui traversait la plaine crachant du feu, traînant une queue lumineuse. Miquel ne poussa point de cris, mais de toutes ses forces il s'agrippa au corsage de Caroline. Dans un éclat de rire, celle-ci l'embrassa, lui dit qu'il ne fallait pas avoir peur ~~que~~ ce monstre observait toujours une conduite irréprochable. Mais chaque fois <sup>C'était</sup> qu'il le voyait ou l'entendait <sup>il tremblait</sup> Miquel se ~~mettait à trembler~~ <sup>de nouveau</sup>. Caroline avait raison pourtant: le monstre possédait une manière de sagesse, il ne se précipitait jamais sur le village, ni

arrachait les arbres, ni ~~ne~~ détruisait les maisons, n'en dévorait les gens comme il aurait pu le faire.

Une fois Miquel le vit de près : des messieurs comme papa et des dames comme maman se promenaient tranquillement dans son ventre, y demeuraient assis, souriants, parfaitement heureux. Miquel cessa d'avoir peur du monstre.

A quatre ans Miquel associait déjà la forme et le son des choses à une idée de beauté ou d'utilité. La mer demeurait un mystère. Non seulement elle était invisible mais encore indéfinissable. L'imagination de l'enfant s'égarait. La mer ne pouvait être comparée qu'aux choses vagues et impalpables : anges, démons, fées, sorcières...

Mais la mer avait une consistance physique, Néné l'avait vue, Néné pouvait la décrire. Un jour il la verrait, lui aussi.

Caroline disait aux femmes du village :

" Cette nuit-là la mer menait un tintamarre effrayant, on l'entendait dès Palafrugell et les familles des pêcheurs craignant une catastrophe se mirent en route pour Palamos et pour Saint-Feliu où le vent avait déjà cassé les amarres de plusieurs barques qui s'en allaient à la dérive. Au large de Saint-Antoine, la tartane d'un de mes cousins se retourna, trois hommes de l'équipage périrent dans les flots.

" Mon Dieu! "

" Mère de Dieu! ", gémissaient les commères.

Miquel ~~qui écoutait~~ <sup>il</sup> écoutait souvent ce même récit, sans saisir la portée du drame. ~~il~~ <sup>il</sup> avait demandé un jour à Caroline ~~ce que c'était que de se noyer.~~ <sup>ce que c'était que de se noyer.</sup> ~~En écoutant~~ <sup>En écoutant</sup> la description réaliste que lui ~~avait~~ <sup>avait</sup> fait sa nourrice, Miquel tremblait de tous ses membres. ~~Pendant~~ <sup>de suite</sup> plusieurs nuits ~~il n'avait pu fermer les yeux.~~ <sup>il</sup> voyait le cousin de Caroline s'enfonçant lentement dans les flots, les yeux exorbités, les mains crispées cherchant à saisir une épave.

Caroline avait un frère contrebandier, elle racontait ses prouesses devant les gens du village <sup>sont</sup> pour la plupart <sup>étaient</sup> paysans et comme ils s'en éton-

naissent, Néné criait fièrement :

" De la pointe de Tossa au Cap Cerbère, tous les <sup>pêcheurs</sup> marins qui ne sont pas des capons font de la contrebande."

Elle expliquait comme le Peret et ses compagnons de barque allaient à la voile jusqu'aux côtes d'Afrique. Par beau temps, ils revenaient en trois jours mais avec le Levant ou la Tramontane ils en mettaient cinq et même sept.

" Cinq jours et cinq nuits sans voir la terre!" s'écriaient les femmes.

" Parfois sept", répétait fièrement Caroline.

" Saint Antoine ~~bénit~~ " *glorieux!* "

" Sainte Mère de la Miséricorde!"

Néné recontait aussi des choses <sup>agréables</sup> ~~plaisantes~~ sur la mer. Elle décrivait la beauté unique de certaines calanques où l'eau profonde et calme reflète le sommet des falaises. Elle parlait souvent d'un endroit appelé Aigua-Blava:

" Cette crique", disait Caroline, "n'a pas sa pareille dans l'Univers. Dans l'eau, d'un bleu de métyl, si quiète que l'on la croirait une boîte de cristal, vivent des sirènes : vêtues d'écailles de poissons, la chevelure d'algues vertes, se nourrissant de coquillages et de fleurs de corail. Mais on ne les voit que le soir quand le ciel se fane et ne répand plus de lumière, quand la mer se teint de violet. Lorsqu'un homme s'y risque la nuit de leur voix enchanteresse les sirènes l'attirent dans l'eau.

" Il ne revient jamais?" demandait Miquel.

Caroline répondait:

" Non, elles le gardent".

" Mais, Néné, il ne pleure pas, il ne veut pas retourner à la maison?"

Et Caroline évasive :

" On ne l'a jamais su."

Miquel avait décidé de ne pas s'attendrir sur ces hommes imprudents.

Quant à lui il irait de jour, la main dans la main de sa nourrice.

Est-ce qu'il aimerait le chant des sirènes lui aussi ? Et comment le saurait-il si jamais il n'osait s'aventurer de nuit dans la crique ? Il avait à peine ~~vingt~~ vingt ans, plus tard ~~peut-être qu'il aurait~~ le courage nécessaire.

Miquel songeait souvent au bonheur d'avoir Caroline. Personne à part sa nourrice ne semblait soupçonner ce monde féerique qui vit autour de la mer, dans la mer ou près de la mer. Etant née au bord de la Méditerranée, Caroline seule dans ce village de paysans, avait le privilège de la connaître.

Comment comparer sa Néné aux autres femmes du village, pauvres paysannes dont la conversation tournait invariablement sur le beau ou le mauvais temps, sur les récoltes ou les semailles, sur la ~~traie~~ traie qui a mis bas ou sur les lapins ~~et~~ les oies qu'on engraisse ? Rien d'autre ne les intéressait et elles ignoraient tout au monde en dehors de ces choses là.

Néné parlait souvent de la couleur de l'eau marine, elle avait, pour la décrire, employé tous les termes dont elle disposait, elle était à bout de connaissance. Un jour qu'elle cherchait un objet de comparaison, ~~Caroline~~ découvrit soudain une bouteille d'eau de seltz <sup>dont</sup> ~~appelé vulgairement siphon~~; le verre était bleu, Néné la prit et la mettant en plein soleil, elle s'écria :

" Miquel, Miquel, regarde ! "

Miquel y colla un oeil et à travers le verre bleu il vit... Oh, ce qu'il vit ne peut se décrire par des paroles. C'était beau, beau et féerique, hallucinant. Comme un guis de lumière où toute sorte de bleux se mêlaient. Des soleils et des étoiles irisées se croisaient, s'élargissaient et rapetissaient pour repartir dans tous les sens et tout cela aveuglant, grouillant, surnaturel !

Miquel oublia la mer. Il se refusait à croire que les criques méditerranéennes, même Aigua-Blava dont la beauté était célèbre selon Caroline,

fussent aussi merveilleuses aussi fascinantes qu'un siphon regardé à contre-jour .

Il se mit à aimer passionnément les siphons: d'abord les bleux, rien que les bleux, puis les jaunes et les verts. *Les,*

~~Les siphons~~ (étaient devenus pour Miquel une source d'inéffables délices. Le plaisir d'aller avec Néné acheter un siphon pour maman à l'épicerie du village transformait le sens d'une journée. Il choisissait les mains tremblantes: bleu, vert, jaune? Miquel aurait voulu prendre tous les siphons, les emporter chez-lui, s'enfermer avec eux et... partir, partir pour les pays magiques; célestes ou aquatiques, gais ou tristes, espérants ou funestes, car tout cela était dans ces verres merveilleux. Même le blanc qu'à première vue semble <sup>si</sup> fade, même le violet qui ne permettait qu'un vol plané sur les crépuscules sombres. Le vert offrait à Miquel des chutes prodigeuses dans les profondeurs glauques où il rencontrait les sirènes aux longs cheveux d'algues, vêtues d'écailles de poisson, de corail plein les mains et la bouche de chants muets qui se transformaient en petites bulles d'air vagabondes.

Il y avait dans le jaune toute la mélancolie de l'hiver avec ses longs crépuscules pâles, l'oeil unique du monde s'enfonçant lentement dans la terre.

Mais Miquel voulait toujours et encore acheter des siphons. Il était insatiable!

Papa, alors fronçait les sourcils, remuait la tête, soupirait:

" Cet enfant est maboule! "

\* \* \*





\*

Miquel avait à peine sept ans quand un jour on vint de bonne heure le tirer de son lit, on l'habilla en hâte et encore ensommeillé on l'emmena à la chambre de sa mère, on lui montra une longue poupée de cire enveloppée d'un voile blanc. *Elle* ~~l'~~ <sup>était</sup> couchée dans une caisse noire et ~~avait~~ <sup>portait</sup> un crucifix entre ses mains. On avait fermé les volets, tiré les rideaux et allumé des cierges.

D'une voix rauque papa dit à Miquel que la poupée à la face jaune était maman, qu'elle s'en était allée au Ciel. Mais Miquel ne le crut pas. D'abord cette chose rigide et décolorée ne pouvait pas être sa mère et puis... puisqu'elle s'en était allée au Ciel!

Miquel ne pleura pas, il ne comprenait point pourquoi les autres le faisaient, il n'avait qu'une idée: quitter cette chambre suffoquante, aller vers le fauteuil pour voir si maman y était encore. Mais le fauteuil ~~était~~ <sup>il</sup> demeurait vide, et bientôt papa dit à Néné de le faire disparaître. ~~Alors~~ <sup>est</sup> ~~que~~ <sup>Alors</sup> Miquel comprit que maman était partie pour de bon et lui aussi ~~eut~~ <sup>se mit à</sup> ~~envie de~~ pleurer.

" Maman ne reviendra donc plus ? "

" Puis qu'elle est morte, " cria sauvagement Néné.

" Puis qu'elle est au Ciel ", corrigea papa essuyant <sup>ses</sup> larmes, au Ciel et en même temps

Pourquoi papa prétendait-il que maman était ~~xxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxx~~ <sup>il</sup> qu'elle demeurait au cimetière où faudrait aller tous les jours lui apporter des fleurs?

Néné ~~se facha tout rouge, elle défendit à papa d'amener Miquel sur la tombe de Madame, et, le visage en flammes, les yeux lui sortant de la tête, elle criait :~~ <sup>s'était beaucoup fâché contre papa. Elle lui défendait</sup>

" Quelle bêtise! " ( Elle osait dire cela à papa) Puis elle <sup>avait,</sup> ~~prit~~ Miquel dans ses bras et le serrant très fort elle murmurait :

" Pauvre gosse, pauvre petit gosse! "

Deux ou trois jours plus tard le fauteil ayant disparu et papa s'étant décidé à aller tout seul au cimetière, l'atmosphère de la maison commença à s'alléger. C'était le Printemps, les pissenlits et les paquerettes ~~se montraient~~ dans les prés, ~~les sauges bleues~~ <sup>des myosotis et des primevères sauvages!</sup> couvraient les bords du ravin. Le ciel brillait: des nuages étincellants, blancs et jouflus gagnaient du couchant au levant.

Miquel oubliait déjà maman, Papa et Caroline l'évoquaient encore de temps à autre. Papa soupirait :

" Pauvre Anita!"

" Pauvre Madame!" répétait la nourrice, "Que Dieu ait son âme." Et elle se signait.

Caroline avait recommencé à taper les matelas et les tapis avec fureur, à ~~mettre du linge au soleil~~ <sup>faire de grosses lessives. Elle étendait au jardin</sup> des interminables rangées de serviettes, de chemises, de chaussettes, de petites culottes de garçon que le vent gonflait et agitait.

Miquel se plaisait à voir danser le <sup>Cinze</sup> lessive. C'était à la fois comique et effrayant. De leurs bras mutilés, des hommes sans tête ni jambes, lui faisaient des signes. Miquel les regardait un moment, puis, s'enfuyait sans oser retourner la tête. Et soudain il songeait à la poupée de cire et au mystère qui entourait son départ. La pauvre! Oh et avec qui était-elle maintenant ?

~~Les autres~~ <sup>plupart des que Miquel connaissait</sup> enfants avaient une maman: présente, réjouante, autoritaire.

~~Lui~~, il n'avait qu'une Néné. C'était un peu mélancolique de répondre toujours aux gens qui passaient par hasard dans le village et demandaient si Néné était sa maman:

" Non, maman est morte, Caroline est ma nourrice."

Et les gens secouaient la tête, soupiraient, lui caréssaient une joue disant :

" Pauvre petit!"

Cela l'agaçait de s'entendre ~~encore~~ dire pauvre petit. Il <sup>éprouvait</sup> avait une ma-  
nière de pitié pour la faible et douce créature qu'il avait <sup>toujours</sup> vue dans un  
fauteuil et qu'on avait enfermée dans une caisse, mais personnellement il  
ne désirait ni ne demandait un autre amour que celui de Néné.

Caroline s'était remise à lui parler de la mer, lui expliquant qu'elle  
était incommensurable.

" Quelle longueur ?" demandait Miquel.

Néné ne savait que répondre.

" Aussi longue que le canal qui longe le verger?" <sup>disait l'enfant.</sup> insistait-il.

" Beaucoup plus", <sup>répondait</sup> disait Caroline.

Pour Miquel la longueur du canal avait toujours été un mystère. Il ne  
savait ni où il commençait ni où il finissait. Le mouvement de l'eau fas-  
cinait l'enfant. Il ne pouvait pas regarder le courant sans avoir envie  
de le suivre; courir sur le mur de contention, aller, aller toujours avec  
les gargouillis de l'eau jusqu'aux fabriques de Sainte-Eugénie, continuer  
encore à travers la plaine de Salt, puis... l'imagination de Miquel s'arrê-  
tait. Il n'avait jamais été plus loin que ce village où papa avait un ami.  
Mais certainement les merveilles imprécises aux quelles il rêvait sans  
cesse commençaient au delà de Salt. La mer était encore plus longue ?

" Mille fois"! s'exclamait la nourrice.

Quant à la largeur... Néné prétendait que la rivière Ter même en hiver,  
quand l'eau touche aux deux rives, déjà si éloignées l'une de l'autre qu'on  
ne reconnaît pas un homme sur la berge d'en face, n'étaient qu'un fil en  
comparaison de la Méditerranée. Et pour lui donner une idée de sa profon-  
deur, Caroline disait que la ville de Gérone avec la cathédrale qui est au  
sommet, ses parcs et ses rivières, ses murailles et ses collines y disparaî-  
trait tout entière.

Miquel ne pouvait pas s'imaginer les dimensions de cette chose immense qui s'appelait la mer, il ne comprenait pas que tous ces gens qui vivaient autour de lui, surtout papa qui passait ses journées à flâner dans la campagne, ne songeassent pas à aller une fois près de la mer, même pas à évoquer la mer. Dans les beaux contes que papa lui disait il n'en était jamais question. Papa se contentait de naviguer à travers les champs de blé, d'avoine, de maïs, de parcourir les bois et les collines, les bords de la rivière et les montagnes. - Celles-ci seulement du regard - Il en parlait souvent à Miquel, il lui laissait comprendre qu'un jour, quand il serait plus grand il l'y emmènerait. Papa semblait ignorer que quelque part, derrière l'horizon de collines dressées à l'est de la grande plaine - c'est de ce côté que Caroline pointait son doigt - puisse exister une chose si vaste, si étonnante : la Méditerranée .

Papa était grand et beau. Il avait une barbe noire, des yeux noisette, des dents blanches et luisantes. Quand son fils à la main il se promenait à travers la campagne, les femmes qui le croisaient lui adressaient des sourires. Miquel s'en était aperçu et détestait que quelques unes de ces femmes s'arrêtassent un moment pour lui parler des récoltes, du beau ou du mauvais temps et que tout à coup, dans un brusque changement de voix, elles lui disent qu'il était seul et malheureux. Miquel, la gorge serrée évoquait la poupée de cire, puis sa nourrice. Alors une onde de chaleur inondait tout son être. Qu'avaient-ils besoin, lui et son père, d'une autre femme que Caroline? Et tandis que la paysanne s'éloignait, Miquel ayant rapidement oublié la pauvre maman morte, se mettait à admirer sa Néné. Elle était différente de toutes ces paysannes du village. Bien qu'issue d'un peuple de pêcheurs et de marins <sup>niers</sup> elle valait les dames, peu nombreuses d'ailleurs, que Miquel connaissait. Papa disait que Néné était l'honnêteté même et une très bonne ménagère mais Miquel n'appréciait guère ces qualités. Ce qu'il admirait chez Caroline c'était sa joie de

vivre, son enthousiasme, sa fantaisie. Caroline était une fée, elle transformait le quotidien en poésiques, le vulgaire en extraordinaire, le monotone en trépidant et romanesque. Miquel ne concevait ni le monde ni la vie sans Caroline. Il adorait papa mais papa lui apparaissait comme un gamin à côté d'elle.

Un mois à peine après la disparition de maman, en pleine exaltation printanière, quand le blé lève et les premiers boutons de coquelicots roses et rouges ~~apparaissent~~ timidement dans le vert tendre des prairies, papa dit un jour à Miquel lui montrant de la main une montagne:

" Tu vois Miquel, cette petite tache claire, juste au sommet? C'est la chapelle de Notre-Mère-des-Anges. Chaque printemps les gens de la plaine s'y rendent en pèlerinage. "

" Nous irons, papa? "

" Tu es trop petit encore, tu te fatiguerais ". Il ajouta :

" Et puis, je n'aime pas les cris et la saleté de la foule. Les gens abiment le bois avec leurs papiers pleins de graisse et leurs boîtes vides de conserves. Mais je t'y emmènerai un autre jour, toi et moi, seuls. "

Dans ces promenades avec papa ils, s'arrêtaient à chaque source, ils s'asseyaient sous les arbres pour se reposer, pour déguster *(du chocolat et du pain complet, celui que pétrissent les paysans, noir et dur. Ils* *noir et dur qu'ils avaient acheté chez la cavalle* ~~et~~ ~~le carnaval~~ ~~neir et dur~~ Ils buvaient de l'eau pure qui sourdait de la terre, parfois si froide que malgré leur soif ils ne parvenaient pas à vider le gobelet. A midi, ils dinaient dans les auberges campagnardes : d'une omelette aux fines herbes, de quelques côtelettes d'agneau grillées sur le bois et parfois d'un poulet aux tomates accompagné de salade d'oignon et de cresson. Comme dessert il y avait toujours des noisettes et des figues, des noix et des raisins secs.

" Allons-y, papa, je marcherai très bien ".

Et soudain papa lâcha la bombe :



" De la haut on voit la mer."

\*

De la haut on voyait la mer! C'est bien cela qui poussa Miquel à insister tous les jours jusqu'à ce que la fantaisie verbale de papa se convertit enfin en réalité. Sans l'espérance de voir la mer, il est probable que les petites jambes et le petit coeur de Miquel eussent fléchi avant d'atteindre la chapelle de Notre-Mère-des-Anges. Il fallait vraiment l'inconscience d'un rêveur comme papa pour emmener un garçon de sept ans jusqu'au sommet de la montagne.

C'était par un joli matin de juin. Il n'y avait pas un souffle d'air. Les feuilles des buissons et des arbres demeuraient immobiles se détachant en noir sur le bleu émaillé du firmament.

Papa disait :

" Regarde, regarde Miquel, c'est beau!"

Et c'était beau en effet mais Miquel brûlait d'impatience. Il ne comprenait pas ce que papa pouvait découvrir dans les choses qu'ils rencontraient. Tout lui était prétexte pour s'arrêter :

" Regarde, Miquel! "

Pauvre papa, il s'étonnait ~~de regretter~~ l'indifférence de son fils. Ils étaient tous les deux penchés sur le vide. Papa, de son bras droit lui avait entouré les épaules. Les collines qui' ordinairement ils parcouraient ensemble, d'où l'on voyait de jolis points de vue sur la cité et sur ses alentours, vues d'en haut perdaient leur relief et leur forme. Comme elles s'étaient ~~aplaties~~ maintenant! Tout s'effaçait, tout se mélangeait. De vastes étendues vertes fraternisaient avec de larges taches brunes. Mais il y avait surtout du vert dans le paysage; depuis le sombre des chênes jusqu'au tendre des saules, l'argenté des trembles, le frais des pins. Quelques rochers jaunes et mauves surgissaient du flanc de la montagne,



se détachaient sur les pentes abruptes.

" Oui, papa, c'est très beau!"

Mais il songeait: Allons, allons, comment peut-on s'attarder quand de la haut on voit la Méditerranée ?

Son ~~petit~~ coeur frappait rapidement et cruellement sa poitrine. - Les gens meurent parfois d'une maladie de coeur, il l'avait entendu dire à sa nourrice - Miquel espérait vivre assez longtemps pour arriver jusqu'au sommet de Notre-Mère-des-Anges et contempler cette merveille bleue, plus longue que le canal qui longe le verger, plus large que la rivière Ter quand elle porte tout son plein d'eau et si profonde que toute la vaste étendue qu'on distinguait de la haut disparaîtrait dessous. Comme cela devait être extraordinaire!

Ses petites jambes grimpaient, papa était fier de lui.

" As-tu faim?" lui demandait-il de temps à autre.

" Oui, papa". Mais il songeait: que signifie avoir faim ou soif quand on va se trouver en face de cette chose immense?

Comment serait-elle ? Lisse, ondulée, bleu <sup>pendante</sup> intense, bleu <sup>myosotis?</sup> pâle... Bruyante, silencieuse, courroucée, caressante ? - Oh Néné, je te le dirai à mon retour.

Et il se rappela que Caroline avait essuyé une larme juste au moment où ils quittaient la maison. Pressé comme il était de partir, craignant qu'à la dernière minute surgît quelque empêchement, il ne lui avait pas demandé le pourquoi de son chagrin. Maintenant il le regrettait. Néné avait de la peine et cela devait être à cause de lui.

" Papa, Néné pleurait ce matin. Pourquoi?"

" Je ne sais pas" dit papa agacé, "regarde plutôt l'ombre des nuages. Elle court sur la plaine. On dirait qu'on allume et qu'on éteint des lampes par ci par là. Les bois et les prés s'animent, se colorent, et soudain s'obscurcissent, se ternissent. **Chacun son tour!** La chaîne de montagnes aussi. Regarde! Les sommets sont dans l'ombre. Attends un peu



Les voici baignés de lumière. Maintenant ce sont les contreforts qui s'éclairent, Mon Dieu, que c'est beau! - C'est que papa était amoureux de la terre; de cette contrée en particulier. Miquel craignait qu'il ne comprît jamais son enthousiasme pour la mer.-

Ils marchaient à nouveau.

" Tu dis que Caroline pleurait?" fit soudain papa.

" Oui!"

" Eh bien, je pense", dit-il après un moment de réflexion; que c'est parce qu'elle ne sera pas là-haut pour te présenter à la mer, elle même".

C'était donc cela? Oui, papa avait raison. Pauvre Néné!

Miquel voulait revenir en arrière, aller vers sa nourrice, la prendre par la main :

" Viens avec nous Néné".

Trop tard! Il se reprochait d'être le plus ingrat, le plus cruel des enfants.

" Miquel, tu es fatigué?"

" Papa..."

Il avait des sanglots plein la gorge. Mais papa, comme d'habitude ne s'aperçut de rien.

" Allons, il nous reste seulement une demie heure de marche" Il s'essuya le front avec son mouchoir qui sentait le tabac, sortit sa montre noire.- toujours la même, celle qui de son inlassable tic-tac avait accompagné les nuits fiévreuses de Miquel - Elle faisait très peu de bruit dans l'ampleur de l'espace.

" A onze heures nous serons là-haut."

La dernière/heure fut la plus pénible. Ça grimpait, oh, comme ça grimpait! Le soleil brûlait cruellement, il n'y avait pas un seul arbre. Des nuages d'insectes minuscules se tenaient au beau milieu du chemin. Ils ne volaient pas, ils vibraient sur place comme suspendus à un fil invis-

ble.

Miquel était très fatigué ; ~~ses membres lui pesaient~~ comme du plomb. Il avait de la peine à remuer les bras / les jambes, même la tête. La musette avec les rēliefs du déjeuner: un quignon de pain et deux pastilles de chocolat, lui ~~pesaient~~ <sup>semblaient</sup> comme un sac de cailloux.

Après un buisson de ronces qui longeait le chemin, un mur blanc apparut. En même temps papa s'écria:

" Nous ~~vous~~ <sup>vrai</sup> arrivés !

Et Miquel tout de suite :

" Où est la mer ? "

Papa fronça les sourcils:

" Diable de garçon, ~~attends un peu~~. Il faut <sup>encore</sup> marcher jusqu'au bord du plateau. "

Papa venait de s'arrêter en face d'un large portail. A côté se dressait la petite chapelle blanche, si brillante au soleil qu'on ne pouvait pas la regarder. Papa se mit dans l'ombre de la maison faite de pierres sèches. On y respirait une fraîcheur exquise .

" Ave Marie, très pure ! " fit papa .

Personne ne répondit.

" Ave Marie, très pure ! " répéta papa d'un voix claire et grave. Et du fond de l'entrée sombre une voix encore plus grave répondit enfin:

" Ave Domina Angelorum. "

Et un ermite apparut. Une longue barbe blanche ~~striée~~ de jaune débordait sur sa vieille soutane verdâtre.

" Bon-jour, mon frère " dit papa.

" Que Dieu notre Seigneur nous l'accorde à tous ", répondit l'ermite.

Papa entra dans la maison, s'assit sur un très vieux banc de chêne soudé à la table, si crasseuse qu'on ne voyait plus sa couleur. Miquel s'y assit aussi.

" J'ai soif, papa."

" Du sirop et de l'eau?" demanda l'ermite d'une voix blanche.

" Du sirop de framboise " cria Miquel oubliant le respect qu'il devait au vieux barbu.

" Du sirop de framboise, pour deux," confirma papa, "S'il vous plait."

Puis, se retournant vers son fils :

" Va voir la mer pendant que ta transpiration sèche."

Miquel se leva, les jambes flagéolantes. Ce fut avec peine qu'il s'avança vers deux arbres désechés qui se tenaient au bord de la pente. Maintenant que l'heure était arrivée de se présenter devant la mer, il regrettait Caroline. C'est avec elle, avec sa Néné qu'il aurait dû être en cet instant. Car papa, voyez-vous, il attachait si peu d'importance à la mer qu'il ne se dérangeait même pas pour accompagner son fils .

Sur la terrasse caillouteuse où poussaient quelques touffes d'herbe rabougrie, une poule blanche suivie de ses poussins s'avança majestueuse. Elle gloussait, un peu méfiante et les petits, oh, si mignons, comme de petites boules soyeuses de coton jaune piaillaient le bec ouvert. Miquel aurait voulu prendre dans ses mains un de ces poussins adorables, mais la mer devait se trouver quelque part, derrière les deux arbres, disait papa. Il fallait ~~se y aller tout de suite~~ *rendre sans tarder*.

En ce moment la cloche de la chapelle sonna un coup, frêle, léger. Aussitôt l'air le prit, l'emporta au loin. On pouvait presque le voir circuler dans l'espace. Jamais auparavant Miquel n'avait rencontré une atmosphère aussi impondérable. Elle semblait avoir des ailes et en même temps elle vibrait comme une corde de violon.

Miquel recommença à marcher, et, à mesure qu'il approchait le bord de la terrasse suspendue sur le vide il découvrait des horizons nouveaux. Les montagnes lointaines s'avançaient vers lui, elles montaient des profondeurs, escaladaient le ciel. De Notre-Mère-des-Anges non seulement on

distinguaient les sommets que Miquel connaissait : Le Montgeny, Rocacorba, Notre-Mère-des-Mons, Le Far mais beaucoup d'autres aux noms inconnus. Les chaînes se succédaient : vertes, bleu-pâle, bleu foncé, mauve...

Miquel était enfin arrivé au pied des deux arbres à l'extrémité de la terrasse. Une immense étendue s'offrait à son regard, tapis nuancé de terres, de rochers, de verdure. Des crêtes et des combes, des vallons et des pierrailles dévalaient sur la plaine, pas sur celle que Miquel connaissait mais sur une autre. Cette nouvelle plaine s'étendait jusqu'aux horizons lointains où il n'y avait plus de montagnes. Miquel aperçut de grands et de petits villages, les uns accrochés aux flancs de Notre-Mère-des-Anges, les autres assis ou couchés parmi les collines et les bois : des oliviers, des châtaigniers, des pinèdes. Plus loin, le mosaïque des labours, brun et vert, le ruban tortueux d'une rivière qui scintillait comme un joyaux. Mais pas de mer ! La mer qu'il avait été chercher n'apparaissait nulle part. L'espace d'une seconde Miquel crut que la mer était une invention de Caroline, une des créatures merveilleuses de l'imagination de l'homme, comme le Hollandais errant du bateau fantôme dont Néné prétendait qu'il n'avait jamais vécu.

Caroline l'avait trompé ! Papa l'avait trompé ! Il allait éclater en sanglots, s'enivrer de souffrance. - C'est bon la souffrance quand il n'y a rien de mieux. -

A moins que... Qu'est-ce là-bas tout au fond du pays, cette bande bleue sous un nuage de bruillard rose ? On ne distingue pas si elle appartient à la terre ou au ciel. Elle ne se mélange point à la terre, elle est plus bleue, beaucoup plus bleue que le ciel. Ça pourrait être la mer ! Oh, oui, ça doit être la mer. On ne l'entend pas. Impossible de se rendre compte de sa largeur, de sa profondeur. Sous la douceur du firmament une ligne invraisemblablement droite, une ligne comme tracée avec la règle. Elle ne commence nulle part, elle ne finit nulle part.

Ça la mer ? Elle ne bouge pas, elle demeure si tranquille et muette. Seulement elle coupe tout, elle met fin à un monde. Oui, c'est bien cela : la fin d'un monde, le commencement d'un autre. La vie humaine s'arrête là-devant. Rien de commun entre la terre amie des hommes, peuplée d'hommes et la mer : solitaire, déserte, inhumaine...

Miquel comprend le rire de Caroline quand il a voulu comparer la mer au canal. Un canal, une rivière, un fleuve ont quelque chose à faire avec la terre : La terre marche à droite et à gauche du courant comme les gendarmes qui conduisent un prisonnier. Mais la mer est farouchement indépendante et fière dans sa solitude. Rien là-dessus, ni montagnes, ni collines, ni forêts, ni villages. Mais si, quelque chose a réussi à franchir la ligne de l'horizon : Une toute petite blatte sur l'immensité lisse, avec un mince filet de fumée droit et léger dans l'azur.

Un bateau ! C'est bien la première fois que Miquel en voit un. Caroline lui a montré des gravures qui représentent des voiliers en pleine course, se ~~penchant~~ dangereusement sur l'eau. Des volutes d'écume montent le long de l'étrave. Caroline a un tableau pendu au mur de sa chambre, juste à côté d'une Sainte-Vierge à l'Enfant-Jésus. Elle lève souvent le regard sur les deux gravures avec la même dévotion. Miquel croit que parfois Néné prie au bateau au lieu de prier à la Vierge.

Miquel s'est mis à désirer des choses folles. Sa petite main monte et descend nerveusement de sa poitrine à son ceinturon et soudain s'arrête, empoigne la blouse de coton, la chiffonne de ses doigts tremblants.

Aller sur ce bateau ! S'éloigner de la terre, la voir se retrecir et disparaître ! Néné dit qu'à un certain moment on ne voit plus que le ciel et l'eau. C'est bien cela, n'est-ce pas Néné ?

Miquel se rappelle soudain la tartane du cousin de Caroline où trois hommes de l'équipage trouvèrent la mort. Mais ces accidents-là sont ~~sort~~ dus à un hasard malheureux. Il arrive aussi que les gens meurent dans la

rue, dans leur fauteil, <sup>comme</sup> ~~exemple~~, maman.

Oui, les hommes se noient dans la mer, mais le frère de Caroline, le contrebandier, celui qui va à la voile jusqu'aux côtes d'Afrique, celui-là ne s'est point noyé. Si Miquel va un jour en mer il en sera ainsi pour lui-même.

Miquel ne peut écarter le regard de ce vapeur minuscule qui avance par petites secousses vers le promontoire à gauche. Il va droit son chemin, un chemin ~~si~~ subtil, ~~si~~ vague et cependant ~~si~~ marqué d'une trajectoire invisible. ~~Il~~ <sup>assurément</sup> arrivera quelque part. En France ? En Italie ? Peut-être bien que ce léger bateau avec sa coiffure de fumée bleue vient des côtes d'Afrique où le frère de Caroline va chercher <sup>de la</sup> contrebande. Les bateaux viennent d'Afrique ! Voilà qui tient du prodige. Ils vous emmènent aussi en Afrique et en Amérique et là on voit des choses singulières qui vous font paraître ridicules les petits bassins des maisons où naviguent des bateaux de papier ; la Ter avec ses plages de galets et de sable, ses touffes de roseaux et de joncs ; le village et ses fêtes nocturnes.

Miquel désire si ardemment être à bord de ce bateau qu'en un rien il se sent pousser des ailes. Il s'envole sur ~~la mer~~ et oubliant qu'avec des ailes on peut aller n'importe où sans besoin de navire, il va simplement se poser sur celui-ci.

Et des ondes en volute se mettent à le bercer et le ciel et l'eau s'élargissent autour de lui. Jusqu'à ce qu'il n'y a plus de papa, ni de Caroline, ni de maison, ni de pays. Rien, seul l'espace incommensurable où palpitent des milliers d'ailes invisibles.

\* \* \*



Il y avait dans la maison un jardin presque à l'état sauvage où Miquel vagabondait à son aise. Des sentiers capricieux le parcouraient en tous les sens, chacun avec sa personnalité et son histoire propre, sa physionomie et son odeur particulières. Miquel préférait celui dont les pavots, d'un rose-mauve exhalaient une odeur âcre. — Cette odeur devint par la suite l'odeur même de son enfance. — Il conduisait à une tonnelle de roses de <sup>benjamin</sup> berger avec une table de pierre toujours couverte de milliers de pétales microscopiques. Miquel s'en emplissait les mains, les froissait entre ses doigts, puis, longuement il aspirait leur odeur humble et chaste.

Assis sur le banc de pierre, près de la table, l'enfant demeurait des heures entières à observer le petit monde qui l'entourait. Les oiseaux s'éprénaient des roses, les roses, se laissaient courtiser.

Dans cet univers fantastique où fleurs et oiseaux jouaient <sup>/prémiers/</sup> les rôles, les araignées et les mouches figuraient comme guerriers et diplomates, les fourmies et les chenilles, comme industriels et mendiants.

Dieux et monstres se développaient et s'animaient emplissant les minutes et les heures de leurs gestes d'amour, de leurs mortelles tragédies.

A l'ombre ajourée du feuillage, les mains pleines de roses, Miquel passait des matinées entières, le corps immobile, le regard vagabond.

Jusqu'à ce que Caroline, arrivée en trombe, le secouait, l'arrachait à ses rêves.

Un autre sentier bordé d'orties longeait intérieurement le mur du jardin aboutissant à un bassin endormi sous un groupe d'arbres dont l'eau verte et épaisse dégageait une odeur fétide.

Ayant oublié les oiseaux et les fleurs, Miquel se penchait maintenant sur la petite nappe liquide dans laquelle flottaient des larves. Il s'



Miro

imaginait être un scaphandrier héroïque descendant dans les profondeurs glauques. Des poissons aux yeux phosphorescents fendaient les couches aquatiques, leur bouche arrondie sur l'innocente proie. Des bénitiers géants entr'ouvraient leur coquille dentée surveillant l'ennemi invisible. De grosses piévr<sup>s</sup> étiraient ~~XXXXXXXXXXXXXXXXXX~~ à travers les algues, leurs mille bras tendus pour un monstrueux enlacement.

Puis, le scaphandre abandonné, Miquel émergeait à la surface heureux de respirer l'air pur, heureux de voir briller le soleil, heureux d'entendre la rumeur amie du canal. Il se rappelait avec joie que tout ce qu'il venait de voir était faux; seul était vrai le petit bassin endormi ayant à la surface des insectes flottants et des lunes tremblantes de soleil.

Il n'y avait pas de jardinier à la maison. Ni papa ni Néné ne bêchaient ni ne taillaient ni n'arrosaient ce magique jardin sur lequel veillait sans doute un génie poétique. Les fruits et les fleurs naissaient, croissaient, s'épanouissaient, se flétrissaient et mouraient sans que personne ne s'en souciât.

Par ci par là, dans un charmant désordre se trouvaient les roses-de-cent-feuilles, les roses-rouges, les roses-thé, les roses-rouges et les roses-mousse; des jonquilles, des œillets-de-poète, des œillets-de-bordure avec leur odeur fine et poivrée; et des grands œillets blancs, roses et rouges dont la beauté étonnait toujours Miquel. Il y avait aussi des pivoines, des hortensias, des tulipes, roses et rouges, des lys blancs et des giroflées.

Le long des murs de l'enclos poussaient des chèvrefeuilles, des lilas, des citronnelles. Des campanules bleues et roses grimpaient sur la rampe de l'escalier qui ralliait le jardin à la maison. Au pied de la dernière marche, branches et fleurs enchevêtrées, fleurissait un jasmin dont la senteur se rependait jusque dans l'intérieur des chambres.

Les fruits semblaient grandir et murir aussi spontanément que les

fleurs mais Miquel connaissait mieux leur époque. Juin et Juillet apportaient les abricots et les petites poires qu'on appelle de la Saint-Jean, août produisait de belles pêches et de grosses poires juteuses. Les branches ployaient sous leur poids. Personne ne s'en occupait. Les fruits trop murs tombaient par terre ou dans le canal.

De la fenêtre de sa chambre, Miquel voyait tout le jardin, masse désordonnée de verdure pointillée de taches claires. L'eau argentée du canal brasillait tout au fond. Puis c'était la vaste campagne <sup>les champs</sup> ~~mesurée~~ <sup>de versés différents</sup>. A quatre ou cinq kilomètres de la maison s'étendait un rideau d'arbres qui cachaient la rivière Ter. En amont de la plaine, estompées dans la brume des lointains s'ondulaient des collines ~~mauve-ocres~~ <sup>mauve et roses</sup>. Plus loin encore, à l'extrême limite du pays, ~~bleus et blancs~~ <sup>bleus et blancs</sup> s'élevaient les contreforts des Pyrénées, <sup>mauves et bleus</sup>.

Un train en miniature passait parmi les arbres, à quelques cinq-cents mètres de la maison. Il avait l'air d'un jouet mécanique mis exprès pour amuser ~~les~~ <sup>les</sup> enfants. ~~Mais~~ tout à coup il se fâchait, se mettant à siffler et à courrir dans un terrible bruit de ferraille. Il venait jusqu'à une petite gare en briques rouges qui flamboyait parmi les accacias, avec un trottoir de terre battue le long duquel, ~~essoufflé et~~ <sup>essoufflé et</sup> crachotante, la petite locomotive s'arrêtait. Des paysans et des paysannes chargés de volaille, ~~et~~ <sup>et</sup> d'œufs et de légumes descendaient des petits wagons. Ils allaient en ville vendre leurs marchandises, ~~et~~ <sup>et</sup> le soir ils revenaient prendre le train.

Miquel considérait ces paysans dans un mélange d'intérêt et de pitié: intérêt parce qu'ils venaient d'une contrée, bien que proche et d'accès facile, encore mystérieuse pour lui; pitié parce qu'ils vivaient loin de la mer, ils ne l'avaient jamais vue, ils n'en entendaient jamais parler.

À douze ans Miquel n'avait pas encore été au bord de la mer. Papa trouvait toujours des excuses pour ne pas l'y emmener, Caroline n'en parlait plus. L'un et l'autre semblaient s'attacher tous les jours davantage à la maison, à la contrée. La nourrice devenait une femme comme les autres. Elle conservait, il est vrai, son sacré caractère, peut-être même que ce sacré caractère allait de pis en pis. Il n'était plus question d'Aigua-Blava, ni de barques de pêche emportées par le vent, ni du frère contrebandier qui poussait à la voile jusqu'aux côtes d'Afrique. Tout était changé même les images que l'on trouve dans les tablettes de chocolat. Pendant longtemps elles avaient nourri l'esprit de Miquel de voyages imaginaires, car elles reproduisaient une longue série d'épisodes de la colonisation espagnole aux Antilles : la mer des Caraïbes, des cabanes de bambou avec des négrillons en pagne, de belles créoles, des bananiers, des caféiers; la savane plantée de canne à sucre... Ces côzmos étaient maintenant remplacés par des représentations de fleurs; les symboles, ~~comme~~ disait la première image: Myosotis: ne m'oublie pas, violette: modestie, rose-thé: beauté sans pareil, oeillet-rouge: amour ardent...

La nourrice devenait prosaïque. Miquel ne l'appelait plus Néné, deux nom dont les syllabes brèves et caressantes avaient symbolisé l'appel du grand premier amour. Oui, tout était changé, bien changé. Papa ne se plaignait plus en plaisantant d'être la poule qui a couvé un oeuf de canard et Caroline n'avait plus à répondre se frappant vigoureusement la poitrine :

" Et moi? Je n'y suis pour rien moi ? Il a sucé mon lait et avec mon lait le sel de la mer. Il sera marin."

Tout cela était fini. Quelque part au delà des monts était la mer, toujours bleue et silencieuse, attendant Miquel. Personne ne se doutait

des liens que la mer et lui avaient noué ensemble lors de son voyage à Notre-Mère-des-Anges. Comme dans un rêve brumeux, Miquel s'y acheminait fatalement.

~~Il parlait de choses marines et de ses camarades d'école~~ ~~mis à douze~~  
~~avec un grand intérêt à d'autres préservations.~~ Quelques uns allaient au bord de la mer passer leurs vacances d'été. A la rentrée des classes ils commentaient leurs aventures <sup>(marines)</sup> dans un langage ~~étranger~~ que Miquel ne comprenait pas. Ils évoquaient la plage, les jeux, le bain, le canotage et les petites filles aussi. Déjà ils s'intéressaient aux soeurs et aux cousines de leurs camarades à leurs propres cousines. Voulant être virils ils employaient des termes grossiers et Miquel en souffrait. Il commençait lui même à être tourmenté par l'idée de la femme, par le mystère troublant de l'amour.

Pendant les fêtes de la mi-été on s'amusait au village. Dans la place, large et ronde entourée de très beaux platanes, garçons et filles organisaient des bals nocturnes. Des guirlandes de papier de couleurs et des lanternes vénitienes festonnaient l'espace, d'arbre à arbre. De sa vive et froide lumière, une lampe à acétylène éclairait l'endroit réservé à la musique. Le garçon boucher, un des plus enthousiastes meneurs de foires, peignait sur le mur extérieur de sa maison le programme des danses en rouge vif :

Valse  
Americaine  
Polka  
Mazurka  
Scotch  
Sardane.

Depuis que ce même garçon boucher était venu à la maison sacrifier un doux agneau de Pâques, depuis que de sa main barbare il avait fait jaillir le sang innocent dont les taches maculaient encore les murs de la cave, Miquel le considérait comme un authentique assassin, <sup>il</sup> le soupçonant de <sup>avoir</sup> peint le programme avec du sang. Jamais cette horrible

odeur ne le quittait même les dimanches et jours de fête quand il changeait de linge, mettait des beaux habits, se lavait, se pommadait et se parfumait à l'eau-de-roses.

L'orgue de Barbarie mené par un gaillard en manches de chemise, gilet de velours et écharpe rouge, criait dans la tiédeur de la nuit, la nostalgie enrouée de ses entrailles. De temps en temps on permettait une danse au jouer d'orgue. Un des gars du village le remplaçait mais il perdait vite le rythme et la mesure. Tout le monde protestait violemment et le malheureux maître s'en retournait prendre la manivelle.

Les jeunes campagnards s'amusaient de bon coeur. Fiers de leur robuste jeunesse, fiers de leurs muscles développés au travail, fiers aussi de leur cravate voyante, de leurs espadrilles neuves aux rubans bleus ou rouges, ces gars prenaient la danseuse dans leurs bras, la faisaient polker et valser avec passion et violence. Les jupes des filles volaient autour des jambes laissant à découvert des mollets solides bien enserrés dans des bas de coton noirs ou bruns. Les épingles de leurs cheveux tombaient <sup>par terre!</sup> (Des nêches sur les yeux, le chignon dans le dos <sup>des demoiselles</sup> les demoiselles criaient et riaient. Parfois quelqu'une avait la nausée, Palissart, elle laissait tomber la tête sur l'épaule de son cavalier. Se moquant d'elle celui-ci la reconduisait à sa place.

Cette frustrée sensualité chaquait Miquel. Il aurait voulu se présenter devant l'une des jeunes filles, lui prendre la main, la lui baiser, peut-être, et l'emmenant à l'écart de la foule lui murmurer des madrigaux. Mais les filles du village ne semblaient point se soucier de ce que Miquel aurait pu <sup>dire</sup> ~~faire~~ ou faire; elles savouraient avec délices ~~tout ce que les autres garçons faisaient~~ plaisanteries vulgaires, <sup>ces</sup> at-touchements grossiers...

Papa n'assistait jamais aux fêtes villageoises, Caroline n'en manquait

pas une. Les gens disaient que si les gars l'eussent invitée à danser elle aurait accepté avec plaisir. Mais Caroline était trop vieille maintenant, Miquel avait honte pour elle.

Oh, oui, le temps où Néné brillait comme une idole était bien révolu. Miquel trouvait la vie mélancolique et décevante.

\* \* \*



Papa emmenait parfois Miquel jusqu'à la grande rivière à une heure de marche de la maison. Bien avant d'avoir atteint ses rives, bien avant même de percevoir le courant, on aspirait l'odeur amère des plantes humides, on entendait la grave rumeur de l'eau qui montait dans l'espace.

Ils passaient la Ter sur un bac qu'un vieil homme faisait avancer lentement à l'aide d'une perche. Le bateau était retenu par une poulie qui glissait le long d'un cable. Quand il n'y avait pas d'autres passagers - ce qui arrivait souvent - papa parlait au passeur, il l'interrogeait sur le meilleur endroit où trouver des anguilles et des grenouilles. Papa aimait les prendre vivantes et les faire cuire dans une petite auberge de la rive droite.

Tandis qu'ils traversaient la rivière Miquel regardait courir l'eau. Ces vaguelettes nerveuses et bruissantes l'attiraient irrésistiblement. Mouvement et langage l'invitaient à il ne savait quelles aventures lointaines auxquelles il faudrait peut-être céder un jour. Il aurait voulu demeurer sur le bac, devenir aide-passeur et plus tard, quand le vieil homme serait mis à la retraite, le remplacer. Une seconde après il se rappelait la mer, les contrées exotiques qui s'y baignaient. Il souriait avec pitié mesurant tout d'un coup l'insignifiance de la rivière, du bac et du vieux passeur. Dans la même onde de pitié Miquel enveloppait papa. Le naïf amusement de ces journées ne pouvait satisfaire son ambition d'océans et d'espace.

Après avoir traversé la rivière, papa donnait quelques sous au passeur et enlevant poliment son feutre, il disait :

" A tout à l'heure."

Mais Miquel savait que le soir les surprendrait à quelques kilomètres en amont du passage du bac là où la Ter se divise en plusieurs bras, forme des flots de galets et de sable, et, tandis que le ciel rou-

girait et les pierres et l'eau deviendraient roses dans le vert sombre des joncs, lui et papa, les souliers à la main retraverseraient le courant sautant sur les cailloux.

Cependant que papa préparait son panier et ses amorces, Miquel se baignait ou rêvassait <sup>en fureur</sup> dans les touffes de roseaux. Chaque fois se répétait la même scène: dégoûté de la cruauté de papa envers ces pauvres anguilles et grenouilles que, non seulement il prenait mais encore écorchait vivantes, Miquel se promettait de ne pas y goûter. Mais vers midi, quand la provision de chocolat, de pain et de noisettes s'était épuisée, la bataille s'engageait dans sa conscience. L'odeur âcre de mousse, et l'air frais de la vallée lui avaient donné une faim de loup. L'omelette et la salade ne suffisaient plus. Plein de honte et de remords il se jetait sur les anguilles et les grenouilles dont l'odeur de friture ou de sauce piquante auraient réveillé un mort. Il aidait résolument papa à les manger et papa le regardait les yeux brillants et la lèvre souriante.

Papa aimait couper des joncs, il en choisissait quelques uns de la même épaisseur et en fabriquait des petits paniers. Puis, <sup>avec</sup> un sourire de fiancé timide il les offrait à son grand garçon de fils. Pauvre papa, il était si rêveur que souvent il oubliait l'âge de Miquel dont la voix muait déjà et, oh plaisir et honte - <sup>dont la</sup> lèvre supérieure s'ornait d'une <sup>petite</sup> ridicule/ombre de moustache. Papa lui taillait encore des bateaux dans un morceau de bois mi-pourri et aussi des flûtes dans un roseau d'où Miquel tirait des sons hésitants. Petit à petit Miquel s'enhardissait finissant par souffler avec entrain. La flûte produisait des sons aigres et intermittents. Mais le roseau avait une saveur délicieuse. Miquel consentait à jouer le Dieu Pan pour faire plaisir à papa et aussi pour savourer le jus sucré de la canne.

Miquel ratait l'un après l'autre tous les examens. Papa ne lui cachait pas son chagrin, il lui faisait de timides remontrances. Miquel boudait, prenait des mines de victime. Caroline saisissait ces occasions pour ~~chanter~~ <sup>dire</sup> ses quatre vérités à papa. D'abord de quel droit tourmentait-il Miquel? Est-ce qu'il n'avait pas, lui aussi, raté tous ses examens? La preuve il n'avait ni métier ni profession. Il se promenait, voilà. La campagne, certes, il la connaissait. Il n'ignorait ni le nom d'un arbre ni celui d'une plante, ni le nom d'une fleur ni celui d'un oiseau. Ah, oui, bien sûr, on pouvait l'interroger sur tous les sentiers de la contrée, il savait où ils conduisaient, d'où ils venaient, par où on pouvait trouver un gué ou un r<sup>é</sup>bourci. Il ne se trompait jamais sur le chant d'un oiseau et même il les reconnaissait au bruit de leurs ailes. Quelque chose remuait dans un buisson, il disait: ce sont des perdreaux, ça c'est une caille. Est-ce qu'on peut appeler cela une profession?

Miquel aurait voulu que Caroline dise, comme ~~quelques années~~ en arrière: Il n'a pas besoin de s'instruire, il sera ~~matinot~~ <sup>matinot</sup>. Mais l'idée même de la mer semblait avoir été bannie de la maison. Ah, oui, bannie et bien bannie!

Pour faire plaisir à papa qui avait la larme à l'œil chaque fois qu'il devait doubler une année, Miquel se promettait tous les jours qu'il ferait le sacrifice d'étudier mais une fois au lycée cela devenait impossible. Les murs suintaient l'humidité, la pièce sentait la transpiration, l'urine, la poussière et l'~~ancre~~ <sup>encre</sup>. Oh, comme il detestait l'odeur de l'ancre! Sur l'abominable tableau noir, d'interminables rangées de chiffres tracées à la craie se serraient, obsédantes. La craie, dont le seul contact lui faisait grincer les dents!

Et pendant ce temps, la mer était toujours là-bas derrière les collines, pareille à elle même attendant.

Miquel n'aimait que la géographie. Il y avait au lycée de grandes cartes pendues au mur qui représentaient l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique, taches roses ou jaunes entourées d'immenses espaces bleus. Aussitôt qu'il *entr*ait dans cette classe Miquel se mettait à dévorer des yeux ces figures irrégulières, ces lignes sinueuses, noires et bleues qui représentaient des routes, des fluves. Le regard fixe, le coeur battant il pouvait métamorphoser ces vulgaires cartons en fragments de monde. L'essentiel était de raidir le cou, de ne pas bouger les yeux, de ne pas prêter attention à ce qu'on faisait autour de lui. "lors le tableau se transformait, les taches bleues devenaient des mers mouvantes que Miquel sillonnait d'un seul élan. Les formes jaunes ou roses commençaient à s'animer, à s'illuminer, à se peupler, d'hommes noirs - et alors il faisait une chaleur torride, les alligators foisonnaient dans les rivières glauques - d'hommes rouges - et de folles chevauchées d'indiens se lançaient à travers les montagnes rocheuses - d'hommes jaunes - et des femmes aux yeux bridés marchaient sur des cocques avec des tasses de thé à la main et un grand chignon criblé d'épingles, des <sup>marins</sup> ~~hommes~~ à tresse pendante navigaient dans des jonques.

Ces mondes s'écroulaient soudain, une voix tonnante avait dit:

" Miquel Siqués!"

Miquel se levait:

" Présent."

Aux questions du prof il répondait des choses vagues qui n'étaient pas dans les livres.

Il emportait des Atlas dans son lit et se privant de sommeil il les examinait et étudiait pendant des heures. Il s'endormait finalement sur les pages froissées et rêvait d'aventures et voyages.

Au milieu de cela, papa, sans se douter des batailles qui se livraient dans le coeur de son fils continuait à être heureux. Il semblait avoir oublié la poupée de cire. Une fois par an, à la Toussaint, père et fils se rendaient au cimetière avec des fleurs. Le reste de l'année on ne mentionnait plus la morte à la maison.

Dans la barbe de papa commençaient à apparaître quelques fils blancs. Ses dents, avant si blanches, jaunissaient un peu. Mais en hiver comme en été il continuait à battre la campagne sans la moindre fatigue. Il ne demandait à la vie que la joie de ses yeux, de ses oreilles, de ses sens toujours éveillés.

Il arrivait pourtant qu'il se rappelât ses devoirs de père. Sa dernière découverte était qu'il fallait à Miquel une profession libérale. Il désirait - ah, le pauvre homme! - que son fils devînt médecin, pharmacien, avocat ou violoniste. - Papa n'avait jamais cessé d'aimer la musique - Miquel pouvait ~~aussi~~ choisir entre ces quatre professions et si aucune des quatre ne lui plaisait il <sup>était libre de</sup> ~~pouvait encore~~ se prononcer pour les beaux-arts ou pour les arts-appelés .

Jamais le moindre allusion à la mer, comme si la mer, oh misère! - n'emplissait pas à elle seule les trois quarts de la surface du globe. Comme s'il n'y avait jamais eu des navigateurs et des explorateurs illustres dans l'histoire du monde!

Quand papa parlait d'avenir, Miquel se mettait à trembler. Il n'osait pas dire à papa tout ce qu'il pensait de ses projets, mais il était bien décidé à ne pas finir son bachot et encore moins à s'inscrire dans une faculté quelconque.

Miquel ignorait d'où il tirerait son courage pour dire à papa qu'il voulait être marin.

Un jour à midi en rentrant du lycée, Miquel trouva un inconnu à la maison . Il pouvait avoir l'âge de papa, était grand et élancé, portait des vêtements impeccables faits d'une matière exotique. - Jamais auparavant on n'avait vu au village un homme vêtu de soie blanche de la tête aux pieds - Il tenait encore à la main un chapeau de Panama, clair et souple.

Papa lui présenta Miquel dans une absence totale de fierté, comme on présente quelqu'un qui échoue régulièrement à ses examens.

" Tu ne m'avais pas parlé de ce grand garçon de fils" s'exclama l'étranger d'une voix chantante. Et il serra la main de Miquel avec cordialité et énergie, d'homme à homme.

Il parlait le catalan avec un accent bizarre qui n'était ni castillan, ni français, ni allemand, plutôt une musique dont il aurait accompagné ses paroles.

" Si j'avais su que tu avais un garçon de cet âge, j'aurais emmené le mien. Ils se seraient amusés ensemble. "

Miquel écoutait avec ravissement ces voyelles allongées, ces ce sifflantes, ces ll mouillées. Il s'était mis à les considérer comme l'extrême marque de la distinction .

Caroline s'affairait à la cuisine. En honneur de l'étranger elle allait préparer du riz à l'aillali . Miquel éplucherait les oignons et les tomates, pélerait les gousses d'ail pour faire le coulis. C'étaient là les ordres irrévocables de la nourrice. Elle expliqua à Miquel que ce Monsieur était le frère de lait de papa. Il arrivait de la Colombie, avait loué une maison pour l'été au bord de la mer. Puis - pour mieux souligner ses paroles - Caroline posa le soufflet et les pincettes, elle plaça ses deux mains sur les hanches :

" A seize ans il est parti pour l'Amérique, pauvre et seul".

Et s'approchant encore de Miquel, lui parlant presque sur le nez :

" Il est revenu riche, im-men-se-ment ri-che."

La nourrice soupira :

" Ainsi seulement ton père pouvait-il trouver une place dans les Amériques!"

" Une place de quoi, Néné ?"

" Que sais-je, d'administrateur, de <sup>comptable</sup> comptable... Nous irions tous les trois."

Caroline semblait ressuscitée, elle redevenait la femme optimiste, intrépide d'avant quand elle voulait que Miquel fût marin. La vue de cet étranger ami de papa, ravivait en elle le goût de la mer, de l'aventure.

Soudain elle s'écria :

" Dépêche-toi, Miquel, mon dîner ne sera jamais prêt pour deux-heures."

Caroline ne cessait de parler. Il y avait déjà longtemps que Miquel ne l'avait vue aussi agitée. Elle se réjouissait d'offrir des mets succulents à l'Américain, - c'est ainsi <sup>qu'</sup> que la nourrice avait décidé de l'appeler, elle n'en démorderait pas dût-il demeurer à la maison pour le reste de ses jours - Mais <sup>Caroline</sup> elle souhaitait qu'il s'en allât avant le soir <sup>disait-elle</sup> car nous ne pouvions faire de nouvelles dépenses. Le coût de la vie augmentait tous les jours, <sup>notre rente reste la même</sup> mais pas notre rente. <sup>Monsieur</sup> Si papa ne se décidait pas à gagner un peu d'argent..."

C'était la vieille rengaine de Caroline, Miquel ne l'écoutait plus. Il avait épluché les oignons et les tomates, pelé les gousses d'ail. Subrepticement il se glissa dans la salle à manger où papa avait introduit son ami .

La nourrice continuait à défiler son chapelet. Quand elle découvrirait l'absence de Miquel Caroline serait furieuse. Mais Miquel n'avait des yeux et des oreilles que pour l'étranger. La respiration suspendue, il regardait sa bouche, ses mains, ses <sup>où il s'attendait à</sup> pieds ~~saupoudrés~~ <sup>trouvés</sup> la marque des mers et des terres qu'il avait parcourues.

"N'empêche," disait papa, "tu aurais pu au moins, écrire une carte postale."

" Je ne sais pas ce qui m'a pris", s'excusa l'Américain, "ce fut comme si tout d'un coup la vie même avait été coupée derrière moi. En mer, les premiers jours j'éprouvais un regret immense du pays, des amis et surtout de maman. A chaque tour d'hélice un souvenir filait, un lien se détachait. En vingt jours j'étais devenu léger comme une plume. Plus de souvenirs, plus de regrets. Mille choses nouvelles me sollicitaient: la mer en premier lieu avec son pouvoir d'absorption, puis les gens: passagers, officiers, matelots et finalement les Tropiques. Ce fut le coup de grâce. Les Tropiques entrèrent en moi, balayèrent tout, pays, famille, amis..."

Miquel buvait les paroles de l'Américain. Il aurait voulu qu'il ne cessât jamais de parler. Caroline pouvait l'appeler avec rage, pester, sacrer, s'écouler les casseroles, il ne bougerait pas, il ne perdrait pas un mot de ce que l'étranger allait dire, car il savait que l'autre n'avait pas fini de parler. A présent les aventures ne se passaient plus dans les livres comme à l'ordinaire, mais là dans la salle à manger. Un voyageur venu d'autre-mer exhalait avec sa respiration la vie exotique et fascinante des contrées lointaines.

Papa, inquiet du bruit inusité mêlé d'imprécations qui venait de la cuisine, se leva et dit :

" Un moment, mon vieux." Il alla calmer Caroline.

Mais celle-ci criait si fort que l'Américain ne pût ne pas avoir entendu :

" Deux fainéants, voilà ce que vous êtes."

Et un moment après :

" Tous les soucis, tout le travail pour moi!"

Pour noyer ces paroles Miquel dit à l'Américain :

" Alors vous avez traversé la mer?"



C'était clair, il venait de proférer une ~~am~~erie. Mais l'Américain ne s'en soucia guère, il répondit :

" Deux fois l'Atlantique et très souvent un bon bout de Pacifique: de Santiago à Quito, de Quito à Santiago."

Miquel s'enhardit à ajouter :

" A quel âge êtes-vous parti pour l'Amérique? - Il espérait empêcher l'étranger d'entendre les mots grossiers de Caroline.--

" J'avais dix-huit ans."

Mais Caroline s'égosillait :

" Au moins lui, il pourrait m'aider."

Oh, l'abominable femme! Elle obtiendrait de papa qu'il renvoyât Miquel à la cuisine. Mais papa revint et il ne l'y renvoya pas. Miquel put continuer à entendre la conversation des deux hommes. Il apprit que l'Américain dont le nom était Francisco et papa qui se nommait Marcell, avaient été nourris ensemble par sa grand'mère paternelle et plus tard élevés comme deux frères jumaux. Quand l'étranger disait: maman il pensait à la mère de Marcell non à sa propre mère qu'il n'avait jamais connue.

" N'empêche, <sup>il</sup> insistait papa, " tu aurais pu envoyer une carte postale."

Don Francisco gémit, les yeux humides:

" Je n'étais plus moi-même, Marcell. Mais je ne vous ai jamais oubliés. Une fois, bien des années après mon départ, j'ai voulu vous écrire. Je ne l'ai pas fait de peur que tu me dises que maman n'était plus."

" Oh, je te comprends, va, " dit papa pour le consoler, <sup>en dépit de</sup> ~~malgré~~ tout tu es resté le même et moi aussi."

Don Francisco raconta comme il avait lutté pour devenir quelqu'un. Puis il parla d'Emma, de leur grand et merveilleux amour, du bonheur presque céleste dont ils jouirent pendant six ans, de leurs enfants: trois, <sup>un</sup> ~~un~~ garçon et deux filles et comme soudain la mort fonça sur sa pauvre

femme.

" Jamais je ne me consolerais de cette perte."

Don Francisco essuya ses larmes.

Miquel regarda papa. Il avait les yeux secs. - Ah, pauvre, pauvre poupée de cire, si bien oubliée! -

" Et toi, mon malheureux frère, toi aussi tu as perdu ta compagne."

Papa soupira :

" Pauvre Anita!"

\*

Après le dîner les deux hommes sortirent leur cigare et confortablement assis dans leur fauteil il continuèrent la conversation du matin. Chacun faisait à l'autre le récit de sa propre vie. Eux qui pendant plus de vingt ans ne s'étaient point communiqués, éprouvaient maintenant le besoin de tout se raconter à la fois. Tantôt leurs yeux s'allumaient d'une joie et d'un enthousiasme juvénils, tantôt le ton de leur voix baissait, ralentissait s'entre coupant de soupirs et de larmes.

Miquel n'avait même pas songé à aller au lycée où l'attendait l'al-gèbre et le latin. Papa s'était contenté de lui adresser d'abord une œillade étonnée, puis une seconde suppliante, finalement une troisième désespérée. Par la suite il évita simplement de le voir tournant toujours la tête du côté de Francisco.

L'Américain décrivait la vie large et fastueuse de là-bas. L'argent ne se gagnait pas en travaillant - le travail est bon pour les noirs, pour les péones - mais à force de relations, de diplomatie, d'une intense vie sociale.

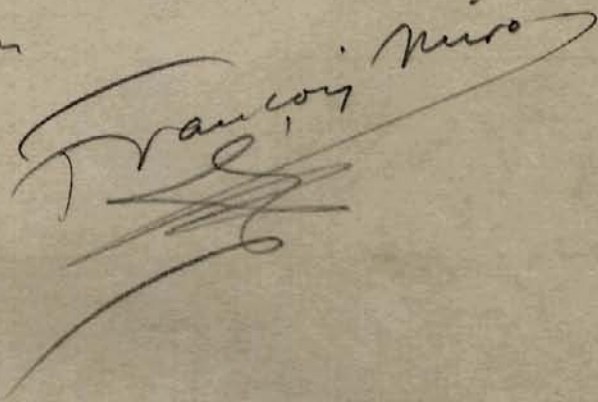
Papa n'avait aucune idée des affaires, il posait des questions saugrenues. Francisco éclatait de rire :

" Jamais tu n'aurais réussi là-bas."

" Oh, bien sûr", accepta papa avec une satisfaction évidente, comme si

Dans le cas d'avoir à faire ces illustrations les dessins seraient  $1\frac{1}{2}$  fois les dimensions les gravés à faire et par le même procédé à l'encre de Chine.

Vous pourriez nous indiquer le nombre d'illustrations nécessaires et le nombre <sup>des</sup> "têtes" et "culs de lampe". Nous tâcherions d'avoir ces travaux dans le plus bref délai à partir de la décision.

François Miro  


la seule idée de réussir lui donnait la nausée.

Don Francisco était assez fier de s'être enrichi, papa l'était encore plus d'être resté pauvre. Ils se regardaient l'un l'autre dans une vague pitié. Chacun semblait remercier le ciel de lui avoir accordé la sagesse tandis qu'il la refusait à son frère.

Don Francisco se mit à décrire la Colombie et le Brésil. Il parlait de la nature tropicale avec un enthousiasme croissant: fleuves, forêts, montagnes et plaines; arbres, plantes et fruits, tout absolument tout était plus beau qu'ailleurs.

Miquel écoutait bouche bée, son coeur battait d'un fol espoir: vite, vite plaquer le lycée, s'en aller avec Don Francisco!

Miquel jeta un coup d'oeil à papa et lorsqu'il s'attendait à le voir en admiration il vit qu'il demeurerait indifférent, non, pas complètement indifférent, soupçonneux, comme quelqu'un à qui l'on veut faire avaler une pilule. Dans ses yeux noisette - on n'avait qu'à y regarder un instant avec attention - on voyait que pour lui aucun pays ne valait le terroir.

"Oh, les Andes!" s'exclamait l'étranger. Et tandis que Miquel, de plus en plus impressionné se mettait à considérer les Pyrénées et le Montseny comme des collines et la Pédrera et Montjuich comme des simples tas de sable, il vit avec angoisse que les lèvres de papa s'ondulaient d'un sourire sceptique.

Les yeux de Miquel allaient de l'étranger à papa de papa à l'étranger. Son coeur passait de l'enthousiasme et de l'espoir au doute et au découragement.

"Au Brésil", disait Don Francisco, "les arbres et les plantes poussent avec une rapidité incroyable. Tu plantes un arbrisseau et au bout de trois ans son ombre couvre entièrement la maison. Tu pars pour quelques semaines et au retour la brousse a dévoré ton jardin, tes habitations,

~~Il ne reste rien de ton œuvre.~~ Il faut tout le temps se battre contre ce monstre aux mille bras de racines et de lianes.

" Quelle horreur! " s'exclamait papa.

Alors Don Francisco s'adressait au jeune garçon plus apte, semblait-il à comprendre les beautés tropicales.

" L'étendue de la savane grise comme la mer ou le désert."

Miquel lança une ocellada à papa. Papa n'écoutait plus, il s'en était allée parcourir sa campagne. Miquel vit comme dans un tour de magie, les forêts tropicales chassées, la mer des Caraïbes vidée, la savane séchée, les fleurs et les fruits exotiques ~~flétris~~. Dans les yeux de papa se reflétait tout le pays ou ce qui pour papa était le pays, c'est à dire la plaine qui s'étend des Pyznées au Montseny, de Rocacorba à Notre-Mère-des-Anges. Étés et hivers défilaient dans ce regard. Les semailles et les moissons se succédaient, les arbres bourgeonnaient, se couvraient de fleurs et de fruits, la grande rivière coulait en chantant et le bac et le vieux passeur glissaient lentement dessus.

Au désespoir de Caroline, l'Américain restait encore pour souper et dormir à la maison. Sans cesser de maugréer, elle alla avec Miquel préparer la chambre d'amis. Elle tira du placard les draps de fil et un fourreau d'oreiller brodés à la main, garnis de dentelles au filseau. Ce linge délicat ne sortait que pour les grandes occasions mais Caroline l'aérait de temps à autre, changeait les branches de lavande enfuies dans les plis.

La nourrice lava le planchet de mosaïque, épousseta les meubles, mit de l'eau propre dans le broc. Puis, elle ~~fit circuler son~~ regard, autour de la pièce, soupira :

" Un homme si riche! Nous ne pouvons pas nous comparer à lui."

" Mais Caroline" dit Miquel " Don Francisco est le frère de lait de papa."

Courroucée, Caroline s'écria :

" Frère ou pas frère, est-ce qu'il ne va pas trouver nos meubles et notre linge trop pauvres? "

Ce soir-là Miquel resta encore longtemps avec les deux hommes.

A la fin de la soirée, comme ils se préparaient déjà à aller se coucher, l'Américain se retourna vers papa :

" Puisque tu n'acceptes pas de venir passer quelques jours avec nous, permets-moi d'<sup>en</sup>amener ton fils. "

Le cœur de Miquel ne fit qu'un bond, ses yeux s'attachèrent à ceux de l'Américain, puis à ceux de papa.

Papa fit la grimace :

" Mon fils a ses examens à passer. "

Une onde de désespoir submergea Miquel. En un clin d'œil il vit la série d'ennuis qui l'attendaient : la torture de l'examen, le chagrin de papa devant la mauvaise note, les récriminations de Caroline. Dominant son anxiété il dit :

" Où ça, papa? "

Ce fut Don Francisco qui répondit :

" A Blanes, mon garçon. "

A Blanes! Au bord de la mer, cette mer qu'il ne connaissait que de loin, à qui il s'était promis sept ans plus tôt!

" Papa! "

C'était la plus ardente des requêtes.

" Bon, vas-y, " dit papa avec effort, " plaque tes études et n'en parlons plus. "

Il se tut mais son visage exprimait une grande souffrance.

Alors Don Francisco :

" Je ne veux pas te faire de la peine Marceli, laissons ton fils passer ses examens. Je viendrai le prendre en Juillet. La maison est louée jusqu'au premier octobre.

\* \* \*





Ses examens! Miquel avait échoué comme prévu et quand papa lui avait crié :

" Tu recommenceras en septembre! Miquel avait eu le courage de répondre :

" Non, papa, je ne veux pas étudier."

Alors papa, les yeux hagards :

" Qu'est-ce que tu vas devenir? Nous ne sommes pas riches."

" Je travail**loréi**."

" A quoi?" Et les yeux de papa s'emplirent de larmes. Ils semblaient dire: "Oh, pas marin, pour l'amour du Ciel, pas marin." Et Miquel, la bouche déjà arrondie pour lancer le grand mot le retint dans son coeur.

" Je ne sais pas trop moi, laissez-moi réfléchir".

" C'est bon, va donc quelque temps chez Francisco", dit papa, avec tristesse, "plus tard...eh bien, plus tard nous verrons."

\*

A la fin juillet comme convenu, Don Francisco était venu à la maison prendre Miquel. Aussitôt arrivé il annonça son propos de repartir dans quelques heures, juste le temps de laisser Caroline préparer la valise de Miquel.

Ces quelques heures furent infernales. Avec des soupirs et des plaintes, jurant, pestant et maudissant, la nourrice apprêta la nourriture pour tout le monde, dressa le lit de Don Francisco avec les célèbres draps de fil garnis de dentelles, lava et repassa le linge de Miquel.

Elle disait:

" Miquel n'a rien de convenable à se mettre. Il ne peut pas aller dans une maison riche habillé comme un mendiant, la valise pleine de hardes."

Papa écoutait patiemment, la tête basse comme un coupable. Il savait bien lui que Miquel ne possédait pas de costume neuf, ni de linge con-

convenable. Les vêtements de son fils se trouvaient à peu près dans le même état que les siens. Il n'y avait pas à la maison une chemise d'homme, une paire de chaussettes ou un mouchoir présentable. Tout était repris <sup>à</sup> piécé, décoloré. Cela ne les avait pas empêché d'être heureux jusqu'à présent.

" Je vous en supplie, Caroline, n'en faites pas une tragédie."

"Une tragédie, une tragédie" répétait la nourrice, la voix frémissante d'indignation.

Qu'allaient-ils dire les fils de l'Américain, la gouvernante de l'Américain, les bonnes de l'Américain ? Si Monsieur Marcell et Monsieur Miquel n'avaient pas honte, elle, Caroline, elle en avait pour eux.

Les yeux pleins de larmes, elle fouillait rageusement les placards de la lingerie et sans cesser de maugr<sup>er</sup> et de jurer elle rangeait le modeste garde-robe de Miquel.

Enfin tout le monde alla se coucher, tout le monde sauf Caroline. Après le nettoyage de la vaisselle elle se mit à raccommoder les chemises de Miquel. Elle décousait le col, le retournait et le recousait mettant la partie usée à l'intérieur.

Miquel s'était réveillé plusieurs fois pendant la nuit. Il ouvrait les yeux, voyait par dessous la porte de sa chambre une raie de lumière. La nourrice veillait encore. Le cœur lourd il cachait la tête sous l'oreiller.

Le lendemain matin, Caroline semblait avoir vieilli: son visage était tiré, ses yeux, enflés, ses rides plus nombreuses et plus profondes. Mais dans la petite valise de Miquel tout était propre, bien repassé, bien rangé.

En pensée Miquel se mettait à genoux devant Caroline, la remerciant pour son dévouement sans limites. En réalité il n'osa même pas lui dire merci du bout des lèvres.



L'heure du départ <sup>ilait</sup> ~~arriva~~ enfin. <sup>arrivée</sup> Don Francisco prit la valise de Miquel qu'il voulait absolument porter lui-même et ils partirent à pied pour la gare, à une bonne demi-lieue du village.

Caroline et papa restèrent à la maison. Au moment du départ ils se tenaient dehors l'un à côté de l'autre devant l'entrée. L'ombre des platanes verdoyait leur visage. Celui de papa si beau avec sa barbe carrée, ses yeux noisette baignés de mélancolie, celui de Caroline ridé, fané mais souriant.

Papa embrassa Miquel :

" Attention aux grosses vagues, mon garçon."

" Sois sage," lui cria Caroline.

C'était la ~~toute~~ première fois qu'ils se séparaient de lui, ils avaient l'air absolument désespérés.

Absorbé par la grande aventure qu'il commençait Miquel ne se retourna pas pour leur faire un signe de main mais il devina que papa et la nourrice demeuraient encore sur le seuil de la porte à les voir s'éloigner.

Le soleil brillait sur les champs, les oiseaux pépiaient dans les arbres. D'un rythme monotone, le <sup>roue</sup> d'un char ~~mar~~ à marcher grinçaient sur la route. Un fin nuage de poussière blanche traînait derrière lui.

Dans son <sup>demi-</sup> sommeil le charretier levait la voix :

" Arri, arri..."

La bête secouait les oreilles, un son clair de grelot pointillait le silence et la paix champêtre.

Miquel était heureux de quitter ce village où jamais rien de nouveau n'arrivait, où tout, absolument tout semblait éternel, inamovible.

<sup>gemma</sup> Les roues des char ~~à~~ continueraient de grincer, la poussière à s'éparpiller, les oiseaux ~~à~~ jaser dans les branches mais il ne serait plus là, il serait au bord de la mer. Et bien qu'il ne parvint pas à s'imaginer

comment il l'aimerait, son coeur se mit à battre <sup>plus fort.</sup> ~~à coups précipités.~~

Soudain un long sifflement traversa les champs, alla se perdre dans le rideau d'arbres de la rivière, là-bas au loin. On entendit un souffle asthmatique, un bruit de ferraille. Le petit train apparut parmi les accacias sautillant sur les rails. Miquel regarda avec commisération ce ridicule petit jou-jou. Don Francisco et lui allaient prendre le train de France, comme on disait dans le pays, celui que, d'une supersticieuse admiration Miquel regardait passer tous les jours depuis son enfance. Il lui semblait que jamais ils n'arriveraient à la gare.

Enfin ils pénétrèrent dans ce long édifice que Miquel avait souvent contemplé de loin. Don Francisco acheta les billets, ils sortirent sur le quai.

Les rails scintillaient au soleil. Plusieurs lignes passaient devant le trottoir s'élançaient vers l'infini. Par ces minces chemins de lumière, l'imagination de Miquel partait déjà à la conquête du monde.

Mais le train mettait des éternités à venir. Miquel et Don Francisco s'impatientaient.

L'Américain disait :

" Diable de train."

Miquel pensait : Pour vu que nous ne soyons pas obligés de retourner au village!

Enfin l'omnibus entra en gare. Miquel fut très déçu. Il avait rêvé d'un grand exprès. Depuis bientôt quinze ans il en voyait passer un tous les jours. La locomotive, haute et fière - le monstre noir de son enfance - s'arrêtait comme à regret dans cette gare de province, piaffant, soufflant, jetant des étincelles d'impatience. Partir dans un modeste omnibus s'était déjà désenchanter.

Mais une fois installé dans le compartiment Miquel oubliâ tout sauf

qu'il entreprenait un voyage.

Le convoi se mit en marche. Le trottoir commença de reculer. L'espace d'une seconde Miquel s'apitoya sur les gens qui restaient: le chef de gare compris et, un peu plus loin, le garde-barrière.

Le convoi prit de la vitesse. Il roulait au milieu de la plaine. Les champs labourés, les fermes grises, les chemins que Miquel connaissait pour les avoir mille fois parcourus avec papa défilaient autour.

Cette plaine était son enfance. Chaque cent mètres vivait un souvenir. Et les paroles de papa, les gestes de papa se trouvaient intimement liés au paysage. Mais le train filait et les lieux que Miquel avait mis toute une enfance à parcourir restèrent bientôt en arrière. Dix minutes de ~~train~~ train équivalaient à dix ans de marche à travers les champs.

Son enfance s'envolait avec le paysage familier. Papa, Caroline, la maison et le jardin avec le canal et tous les rêves qui y demeuraient semblaient s'enfuir pour toujours. Comme si lui, Miquel, ne devait jamais revenir, pis encore, comme si quelque chose mourait.

\* \* \*

Faquito et Augusta, les deux plus jeunes enfants de Don Francisco s'étaient littéralement jetés sur Miquel le comblant d'attentions et de tendresse. Ils ne parlaient pas le catalan, leur castillan américanisé ajoutait encore du charme à leur originalité naturelle, à leur grâce exotique.

Léonor, la fille aînée, s'était précipitée dans les bras de son père l'embrassant à plusieurs reprises. Elle ne <sup>ne</sup> ~~prêt~~<sup>avait</sup> la moindre attention à Miquel. A la chaleureuse présentation de Don Francisco elle avait répondu par une légère gémulation tandis qu'elle disait du bout des lèvres :

" Enchantée."

Elle avait de longues tresses d'un blond de lin, des yeux de porcelaine bleus-pervenche, la peau, comme de la nacre. Le sang y transparaisait affluant à la moindre émotion et des taches de rousseur, des milliers de petits points bruns couvraient ses bras et ses joues.

A table, cependant que l'Américain et ses deux plus jeunes enfants s'occupaient constamment de leur hôte, Léonor demeurait silencieuse, indifférente. Elle ne regardait jamais Miquel, exactement comme s'il y avait eu un vide à sa place.

Don Francisco adorait Léonor, l'institutrice anglaise écoutait Mademoiselle penchée en avant, la respiration suspendue. Augusta et Faquito n'osaient ni s'amuser ni faire du bruit devant leur soeur aînée. Chacun dans la maison regardait Léonor et lui adressait la parole dans une sorte de crainte superstitieuse comme si à la moindre contrariété cet être délicat et rare dût se briser en mille morceaux ou s'évaporer dans l'éther. Miquel, lui même, à peine arrivé commença de partager ce sentiment. Il se fit tout petit mesurant chaque geste, chaque parole, veillant à ne pas déplaire Léonor.

Après le souper Don Francisco était allé accompagner Miquel jusque dans sa chambre. Il lui avait parlé de sa fille aînée, lui expliquant qu'elle avait toujours été très sensible, très impressionnable, le portrait de sa pauvre manita. A mesure que Léonor grandissait, cette ressemblance s'accroissait encore. L'âme d'Emma semblait s'être incarnée en Léonor.

L'Américain en parlait d'une voix brisée. :

" Je vous en supplie Miquel, ne faites pas attention aux réticences de ma fille, elle a horreur des choses et des êtres nouveaux. Mais cela passera, je vous l'assure. Avec Miss Reader les rapports étaient très tendus au commencement. Aujourd'hui elles sont inséparables."

Voici que Don Francisco s'était mis à le vouoyer. Miquel ne comprenait pas ce changement. Était-ce déjà l'influence de Léonor, de l'atmosphère familiale ?

Miquel resta enfin seul. Seul dans une chambre étrangère, couché dans un lit étranger. Seul ? Les ombres qui l'entouraient se peuplaient déjà d'images et de murmures vagabonds. D'impalpables ailes battaient, des échos imperceptibles vibraient, des fantômes de visages se dessinaient puis s'effaçaient pour reparaître instantanément : les traits de Léonor, d'Augusta, de Paquito, superposés, juxtaposés. La voix de Paquito avec des mots de Léonor, des mots qu'elle n'avait pas dits pleins d'amitié et de tendresse. Le regard de Léonor et le sourire d'Augusta : glace et chaleur.

Est-ce qu'il n'était pas encore à la maison de Sainte-Eugénie, dans sa chambre ouvrant sur le jardin ? Était-ce bien vrai que ce matin il en était parti avec Don Francisco, que l'aventure de sa vie venait enfin de commencer ? Léonor, Augusta et Paquito n'étaient-ils pas des créatures de rêve engendrées par la puissance de la nuit ?

Comme sa vie devenait soudain pleine ! Jamais plus elle ne serait ce qu'elle avait été jusqu'à ce jour : solitaire, mélancolique, espérante...



Quelque part, dans cette maison étrangère parée de fleurs et d'oiseaux exotiques, demeuraient trois êtres adorables. Ils reposaient doucement dans leur lit, les cheveux emmêlés, les yeux clos, la respiration calme. Ils pensaient peut-être à lui! Avec un effort de recueillement il parviendrait presque à entendre leur souffle, à lire leurs pensées.

Puis, images et voix se brauillèrent. Dans le silence nocturne s'élevait un bruissement d'eau. Ce n'était pas la clameur d'une rivière, ni le frou-frou d'un canal, ni le cliquetis de la pluie. Ce devait être... la mer! Miquel eut honte de l'avoir oubliée.

C'était un chuchotement doux dans la nuit. Comme de l'eau qui tombe, comme de l'eau qui passe, comme de l'eau qui s'endort...

Le murmure d'une fontaine dans la cour, le clapotis d'un courant le long de la berge, les vagues de la mer nocturne...

\* \* \*

Avec Miss Reader Léonor allait tous les matins de bonne heure se baigner dans une crique qu'elle avait baptisée du nom de Déserte. A onze heures tapantes, le calçon de bain et le ~~br~~ nous sous le bras, la ceinture de liège autour du cou et le célèbre parassol vert sur l'épaule les autres enfants s'acheminaient à la plage. Léonor les regardait partir :

" Amusez-vous bien, les petits. "

Elle passait la matinée enveloppée d'un kimono de soie de Chine blanc, brodé de fleurs et de papillons, les pieds nus dans des mules bordées de plumes de cygne, les cheveux encore humides épars sur le dos, travaillant son piano, faisant des tapisseries.

Miquel partait, le cœur ~~g~~ads :

" Léonor ne viendra donc jamais avec nous? "

" Jamais! " s'écriait Paquito, il éclatait de rire.

" Elle hait les lieux publics " expliquait Augusta avec gravité.

Alors la nappe azurée de la mer, la chaleur du soleil, le bruissement des vagues, les rires et les exclamations des baigneurs cessaient d'être aimables à Miquel. Chaque forme, chaque couleur, chaque écho lui rappelaient l'absence de Léonor.

" Etes-vous sûrs que ce n'est pas à cause de moi que Léonor refuse de nous accompagner? "

Paquito se moquait de lui.

" Elle? Mon pauvre vieux! "

" Léonor ne se dérange pour personne " disait Augusta.

Miquel regrettait cette indifférence plus encore qu'une vraie haine. Il refusait d'apprendre à nager, de s'amuser avec les filles et les garçons de son âge. Tandis que Paquito et Augusta s'adonnaient joyeusement aux sports nautiques, Miquel, seul sous le parassol vert écoutait la rumeur des vagues, ~~ob~~servait les gens autour de lui.

Des enfants nus, armés de pelles et de sauts construisaient des châteaux, des forteresses, des tunnels et des canaux de sable. Quelques uns réussissaient à fabriquer des lacs et des mers où les bateaux de fer-blanc et de papier naviguaient paisiblement.

Ce bonheur infantin, les mamans venaient le mettre en pièces. Voulant à tout prix baigner leurs enfants, elles les arrachaient à leurs jeux, les traînaient de force dans l'eau. La plage entière retentissait des cris des mioches, des glapissements de leurs mères.

Des dames et des messieurs, graves et circonspectes dans leur costume de hain pudique et démodé, prenaient leur bain de soleil, se retournant sur le dos et sur le ventre. Rôtis à point, ils se mettaient sur leurs jambes. D'un regard méfiant et navré comme pour demander pardon de leur laideur, ils faisaient le tour de l'assistance. S'approchant de l'eau, ils y trampaient une main, s'y baignaient le front, puis un pied qu'ils retiraient tout de suite :

" Brrr!"

Prenant le <sup>bon</sup> courage à deux mains ils travaient un rapide signe de ~~convix~~ sur leur visage, ils s'accroupissaient enfin dans l'onde.

" Ah, ah!..."

" Oh, oh...!"

La main dans la main, des garçons et des filles couchés par couples à l'ombre d'une barque se murmuraient de divines bêtises. L'extase qui baignait leur visage était ce que Miquel avait vu de plus frénétiquement sensuel.

Un de ces couples, toujours le même, disparaissait jour après jour derrière un rocher. Anxieusement Miquel attendait le retour, guettant l'attitude des amoureux, savourant leur trouble, leur ivresse. Aveugles, sourds, insensibles aux regards de la foule ils revenaient, mains et hanches soudées comme deux frères siamois. Leur pas <sup>zigzagant</sup> ~~zigzagant~~ sur le

sable ~~y~~ laissent des traces profondes *dans le sable*.

A une heure et demie ou à deux heures Miquel, Augusta et Paquito, les lèvres sèches, les joues saupoudrées de sel marin, la tête bourdonnante de la rumeur des vagues et des cris des nageurs, s'arrachaient enfin à la plage.

Léonor, fraîche peignée, parfumée et vêtue de linon blanc ou rose jouait du Chopin ou du Litz sur le vieux piano faux loué avec la maison. Don Francisco et Miss Readerne se fatiguaient jamais de l'entendre. Ils se t<sup>é</sup>naient tout le matin ~~sous~~ la terrasse, l'un près de l'autre sur leur chaise-longue parmi les géraniums, les hortensias, la cage des perruches et deux ou trois amphores de terre-cuite où poussaient des bouquets de bambou.

Miquel les avait surpris mainte fois, comme ils échangeaient de tendres sourires. Il savait à quai s'en tenir maintenant. Il s'était mis à apprécier la sécheresse des yeux de papa quand Don Francisco évoquait leurs chères mortes.

Chaque jour en arrivant au seuil de la porte, Paquite disait à Augusta ou Augusta à Paquito:

" Silence, Léonor s'exerce! "

Et Don Francisco et l'institutrice ayant déjà entendu le gazouillis des enfants se levaient d'un bond et, l'un <sup>ou</sup> l'autre s'avançaient le doigt sur les lèvres :

" Chut...chut..."

Miquel avait perdu l'appétit. Il passait des nuits blanches avec des battements de coeur.

Dans la solitude nocturne il évoquait tous les événements heureux de la journée : quelques mots de Léonor, le reflet fugitif de sa chevelure dans l'encadrement d'une porte, l'étincellement de ses dents dans un sourire adressé à papa-Francisco...une phrase de Beethoven ou de Chopin qu'il venait enfin de retenir, qu'il essayait de chanter à mi-voix la bouche tournée vers le mur...

Léonor continuait de l'ignorer. A table, cependant que Paquito et Augusta lui disaient :

" Miquel, mange."

" Tu n'as pas faim, Miquel?"

Léonor tournait la tête du côté des perruches. Ces oiseaux exotiques brillaient avec leurs taches vertes, bleues, jaunes et roses dans la voilière portative. La jeune fille adressait un de ses meilleurs sourires à l'institutrice:

" *qu'* Elles sont mignonnes! Oh, mes petites amours!"

Et Miss Reader de répondre avec empressement comme si la grâce voyante et criarde des oiseaux fût, et Miquel le croyait, mille fois plus transcendante que la santé et le bonheur d'un pauvre sauvage venu d'autre-collines:

" Oui, mademoiselle, adorables."

Et Don Francisco, comme un écho ponctuel et cérémonieux :

" Des petites amours, en effet."

Miquel n'osait pas adresser la parole à cette belle créature blonde et distante. Seule la nuit le rendait audacieux. Il tenait l'oreiller contre sa joue et les yeux convulsivement clos, il disait:

" Léonor, Léonor, Léonor".

Chaque matin avant de s'endormir Miquel écoutait la mer. Elle bruissait en bas de la maison. Souvent ce n'était qu'un murmure, parfois les vagues s'agitaient haussant la voix comme si quelque chose tout à coup s'était mis à aller de travers. Miquel sentait le remord s'éveiller en lui, il devenait sensible à l'appel insistant de la mer. C'est pour elle qu'il était venu à Blanes. Depuis le temps - il ne savait ni ne voulait savoir combien - qu'il habitait chez Don Francisco jamais encore il n'avait eu un vrai regard pour elle. De temps à autre il jetait des oeuillades distraites sur cette toile de fond avec le bleu changeant de l'eau et du ciel, fade rideau toujours baissé sur l'infini; baissé, oui, entre ses anciens rêves et son angoisse présente.

Pendant les minutes lourdes qui précèdent le sommeil, il voyait dans un demi-rêve les calanques d'un verd profond et les sables dorés sur lesquels chatoie l'écume. A ces dernières lueurs d'entendement se mêlait parfois, le désir de se donner enfin à la mer et il lui promettait que demain il irait seul vers elle, comme la première fois quand il la découvrit du sommet de Notre-Mère-des-Anges.

Le lendemain il avait oublié ses promesses. Comme si la vie fut éternelle, comme si les catastrophes ne se trouvaient toujours suspendues sur nous, au lieu d'écouter la voix profonde, <sup>des</sup> vagues il écoutait les gammes et les arpèges de Léonor, il épiait le moment où Léonor, un peu lasse de ses exercices quitterait le petit salon sortirait sur la terrasse pour prendre un peu l'air. Ce serait leur première rencontre de la journée - Léonor déjeunait toujours seule - Peut-être que les yeux de porcelaine s'éclaireraient un moment, peut-être que la bouche boudeuse s'ondulerait pour un sourire. Mais Léonor laissait glisser le regard de ses yeux bleu-clair sur l'espoir insensé de Miquel, mécaniquement, comme les rayons des feux des côtes sur la mer nocturne. Et cela, l'espace d'

une millième de seconde, puis, le mécanisme tournait vers la mer, se posait sur une voile latine, sur le faible nuage de fumée d'un bateau.

Léonor avait ~~murmuré~~ murmuré en passant :

" Bonjour, avez-vous bien dormi?"

Tous les matins la même phrase, atone, scandée comme celle d'un gramophone ou d'une herloge parlante. Puis, cette même voix, incroyablement changée, douce, mélodieuse :

" Miss Reader, je crois qu'on a publié d'arroser les oeillets."

L'institutrice se précipitait sur l'arrosoir:

" C'est exact, Mademoiselle."

Miquel, entretemps avait répondu, la voix ~~tressaillante~~ tressaillante:

" Très bien et vous?"

Un simple :

"Merci" mettait point final à la conversation.

Miquel s'était désespérément creusé la tête pour trouver un sujet susceptible d'intéresser Léonor. Peine inutile, son cerveau était vide, son gosier sec.

Dans un mélange de soulagement et de détresse Miquel voyait Léonor se retirer de la terrasse. Les gammes et les arpèges recommençaient.

Miquel finit par tomber <sup>\*</sup>malade. Le médecin appelé en hâte lui tâta le pouls, lui prit la température . Il dit que cela devait être une insolation à moins que cela ne fut la typhoïde ou les fièvres de Malte.

Un matin Miquel avait 39,7. On télégraphia à papa.

Miss Reader fit sortir Augusta et Paquito de la chambre du malade avec défense d'y revenir. Cela pouvait être contagieux, dit-elle. - Pas assez bas pour que Miquel ne l'entendit -

Les yeux en larmes les enfants obéirent. Quant à Miquel tout lui était indifférent. Il n'avait qu'une idée; dormir, s'évanouir, mourir.

Enfin il était heureux; des mains douces s'occupaient de lui, lui donnaient à boire, lui mettaient

malade

naient à boire, lui mettaient de la glace sur la tête, lui changeaient les linges mouillés. Des gens marchaient autour de lui sans faire de bruit, on n'entendait ni gammes ni arpèges.

Peu à peu il était couché sur le pont d'un bateau et les vagues se brisaient doucement contre la coque. Penchée sur lui Léonor pleurait :

" Guéris-toi vite."

Puis :

" Tu me pardonnes, Miquel ?"

Il n'avait pas la force de répondre. Il aurait pourtant voulu lui dire qu'il n'avait rien à pardonner. Du moment qu'elle l'aimait...

Plus tard, dans un grand effort il réussit tout de même à dire :

" Je n'ai pas d'études. Un sauvage, voilà ce que je suis."

Mais avait-il dit cela assez haut ?

Alors elle l'agréait ? Il allait guérir tout de suite et lui dire qu'il renonçait à être marin ; il deviendrait planteur comme Don Francisco là-bas, en Colombie.

Maintenant ils chevauchaient à travers la pampa.

" Quand arriverons-nous, Paquito ? "

" Ah ! s'écriait Caroline, alors tu ne veux plus être marin ? "

Papa pleurait. Miquel aurait voulu lui faire comprendre qu'il ne s'en allait pas pour toujours. Mais il lui était impossible de proférer le moindre son.

Tous le monde savait maintenant ce qui lui arrivait avec Léonor. Il n'avait plus besoin de le cacher.

\* \* \*



Malheureusement un matin Miquel se mit à aller mieux. C'était une bien mélancolique résurrection. Papa, doux et triste demeurait constamment à côté du malade lui tenant la main, le regardant de ses beaux yeux noisette:

" Ça va, mon gars? "

Miquel hochait la tête pour dire, oui.

Puis, très bas, comme pour lui offrir à lui tout seul un grand, un merveilleux cadeau: *papa ajoutait:*

" Nous allons rentrer à la maison, Miquel. "

Et Miquel qui s'était mis de nouveau à croire aux miracles, pensait, non, pas encore, pas maintenant.

Soudain Miquel apprit ~~par~~ papa que Don Francisco et sa famille partaient pour la Colombie, dans une semaine. Il s'étonna de ne pas éprouver plus de chagrin. Il ne pleura ni ne gemit. Il avait *failli* mourir pour Léonor et cela n'avait rien changé. Parfois, grâce à un suicide manqué ou à une grave maladie, les choses tournent en faveur de la victime. Cela arrive en tout cas dans les romans. Mais peut-être pas dans la vie réelle. Dans la vie réelle, les gens malades ou tristes se rendent plutôt ennuyeux. Il fallait éviter d'être malheureux dans l'avenir.

Déjà les enfants et la gouvernante quittaient Blanes pour Barcelone. Don Francisco y demeurerait encore deux ou trois jours jusqu'au départ de Miquel et de papa.

Léonor, Paquito et Augusta vinrent dans la chambre pour prendre congé du convalescent. Augusta s'avant la première, les yeux humides. Ses petites mains fraîches tenaient celles de Miquel:

" Aurevois, à l'année prochaine. "

Paquito, la voix frémissante et volontaire disait:

" Aurevoir, Miquel, j'espère que tu viendras nous rejoindre là-bas".

Et ses yeux noirs interrogeaient papa-Francisco.

Vint le tour de Léonor. Calme et lointaine la jeune fille s'approcha, tendit à Miquel une main blanche et molle:

" Aurevoir, meilleur santé".

Miquel aurait voulu répondre mais il ne pouvait pas. Ce fut seulement quand ils eurent quitté la chambre qu'il songea à dire :

" Adieu."

Il regrettait de ne pas être mort et enseveli à côté de la poupée de cire, là-bas dans le petit cimetière de Sainte-Eugénie. C'était horrible de vivre encore tandis que tout autour de lui, les choses avaient cessé de vivre: les fleurs, les oiseaux, les plages, la mer, l'automne, la lumière, tout.

Enfin le matin d'un des derniers jours de septembre Miquel quitta Blanes décidé à ne plus jamais y revenir. Papa et Don Francisco l'accompagnaient.

Pour éviter au malade la cohue de l'autocar l'Américain avait loué une voiture à cheval.

A peine avaient-ils parcouru un quart de lieue que Miquel se retourna vers le village et découvrit la mer: un large ruban vert sur lequel couraient des monstres blancs. Le vent de l'est soufflait en rafales, la poussière entraînait dans la voiture, quelques gouttes de pluie se mirent à tomber.

Miquel écarquillait les yeux, serrait les mâchoires. La bande verte suspendue sur les champs se rétrécissait à vue d'œil. <sup>Le malade</sup> Il avait le cœur gros, ses joues devinrent froides, ses mains moites.

L'inquiétude peinte sur le visage papa le surveillait :

" Ça ne va pas, mon fils?"

" Je voudrais... je voudrais voir la mer," souffla Miquel.

Le croyant peut-être fou, Don Francisco dit au cocher:

" Arrêtez un moment." Et sa voix tremblait.

Miquel venait de faire un serment. Comme soulagé d'un grand poids il dit d'une voix ferme :

" C'est fini."

Ses paupières battirent, puis demeurèrent baissées jusqu'à la ~~garde~~.  
Et ses yeux dans l'ombre lisaient la pensée de papa :

" Mon Dieu, pourvu qu'il recouvre la sante... Qu'il laisse ses études, qu'il soit pêcheur, marin, contrebandier... ce qu'il voudra, mais, mon Dieu, oh mon Dieu, qu'il vive! "

\* \* \*



II

Cela advint à Fort-de-France, ou à La-Pointe-à-Pitre, à moins que cela n'arrivât à Balboá ou peut-être à Colon, bref quelque part entre la Mer des Antilles et le Golfe de Panama.

On venait de relâcher dans une de ces dédaignées rades où l'air est absent, l'eau endormie, les cocotiers, en carton-pâte, les gens, comme des somnambules. On avançait l'échelle de coupée et quelques hommes se disposaient à descendre. De la passerelle supérieure un matelot cria :

" Miquel Siqués! "

À bord on l'appelait toujours par ses deux noms pour ne pas le confondre avec un autre matelot, Miquel Cortada.

Il allait répondre quand un des rares passagers du cargo se retourna brusquement, l'interpella :

" Un moment, s'il vous plait."

L'inconnu était en face de Miquel le regardant dans une sorte de curiosité malveillante.

" Vous êtes Miquel Siqués de Saint-Pol-de-Mar ? "

" Je suis Miquel Siqués, en effet, quant à Sant-Pol-de-Mar..."

" Votre père s'appelle-t-il Marcell ? "

Le cœur de Miquel cessa de battre, puis, il bondit dans sa poitrine.

En un instant il se rendit compte qu'il avait été heureux depuis longtemps, qu'un danger menaçait ce bonheur.

" Oui, c'est son nom et ma nourrice qui habite avec lui a nom Caroline."

" Caroline ? Peut-être bien, Une vieille femme très criarde?"

D'une voix qui voulait être calme, Miquel dit :

" Vous connaissez mon père ? "

" Je l'ai vu à Saint-Pol-de-Mar, je ne lui ai jamais parlé. "

" Papa a une barbe noire, des dents très blanches, des yeux noisette... "

L'étranger interrompit :

" Ma fois, celui dont je parle a bien une barbe mais elle est blanche. Ses yeux... je ne me les rappelle plus. Quant à sa denture je crois qu'il lui en reste peu. "

Miquel voulait dire à cet homme : Taisez-vous, partez tout de suite. Mais il se tut. Combien d'années pouvaient s'être écoulées depuis le jour où il quitta Barcelone ? Dix, douze ? Papa pouvait-il être un vieil homme, pouvait Caroline être une vieille femme ?

L'inconnu continua :

" Vous êtes un drôle de type, vous. Pourquoi si vous n'êtes pas retourné au pays n'avez-vous pas au moins écrit à votre père ? "

Miquel avait envie de lui dire : Est-ce que cela vous regarde, vous ? Mais il haussa les épaules, il répondit :

" Je ne sais pas ". Et il ne savait pas, en effet, du moins pas encore.

" Ah, vous ne savez pas, " ricanna l'étranger, " comme c'est facile ! "

Miquel se rappela Don Francisco : " Les Tropiques entrèrent en moi, ils balayèrent tout : pays, famille, amis !.. Miquel n'avait pas l'éloquence de l'Américain. Jamais il ne réussirait à formuler, même de pensée ce qui lui était arrivé depuis le jour où il quitta la maison et encore moins le motif de son silence.

L'étranger s'était tranquillement appuyé à la rambarde :

" Marcell Siqués ", dit-il, le regard fixé sur Miquel, " a vendu sa maison de Gerone, a acheté une baraque de vigne à Saint-Pol-de-Mar, il l'habite avec la vieille femme dont vous parliez tout à l'heure. Les gens disent qu'il est allé s'installer au bord de la Méditerranée pour

vous y attendre, qu'il comptait vous faire une surprise à votre retour. "

Miquel avala une immense boule de salive qui était dans son gosier, cligna plusieurs fois les paupières, ouvrit la bouche, la referma.

L'autre attendait.

Comme Miquel ne disait toujours rien l'étranger ajouta que Marceli Siqués, depuis au moins dix ans allait tous les jours s'asseoir sur un tas de cordes à l'ombre d'une barque. D'une main courvée en forme d'auvent il se préservait les yeux, de l'autre, il tenait une canne plantée dans le sable. Chaque fois qu'un vapeur apparaissait à l'horizon, les yeux fixés sur lui, le vieux Monsieur se levait et appuyé sur sa canne s'avançait jusqu'au bord de l'eau. Quand le navire doublait la pointe de Mongat ou celle de Tossa il allait, les yeux pleins de larmes, se rasseoir sur le tas de cordes. Les pêcheurs de Saint-Pol-de-Mar, prétendaient que le chagrin avait égaré sa raison. Les gamins lui jetaient des poignées de sable criant : " Un bateau! Un bateau! "

L'étranger se tut.

Miquel regardait l'eau du port, verte et profonde, la terre avec ses forêts noires, le ciel aussi bleu que celui des images de son enfance. Dans leur candide beauté, eau, terre et ciel se moquaient du matelot. Après avoir été ses inséparables copains ils se désintéressaient de lui, ils s'en allaient légers et souriants l'abandonnant à sa détresse .

Quelque chose d'immense venait d'être détruit à jamais. Mille sensations contradictoires bouillonnaient en Miquel, une dominait: la haine. Il haïssait cet étranger comme on hait l'assassin de son père, le voleur de nos trésors, le profanateur de nos autels. Il allait lui sauter au cou, l'étrangler.

Les deux hommes se regardaient maintenant sans rien dire. Tout d'un coup le regard de l'étranger se vida, Il n'y eut que de la crainte dans ses yeux. Il recula d'un pas, puis d'un autre et sans perdre Miquel de

vue, comme on fait avec un dangereux <sup>marin</sup> ~~marin~~, il sauta sur l'échelle de coupée, la descendit en hâte, ~~Et~~ se perdit bientôt dans la foule.

Miquel ~~s'~~était appuyé à la rambarde et suivait d'un oeil morne les deux rangées de négresses qui montaient et descendaient sur une longue planche jetée entre les soutes à charbon et le quai.

Les matelots allaient à terre. Ils lui criaient :

" Siqués, tu viens? "

Miquel remuait la tête, absent.

Ces femmes noires n'avaient qu'un pagne autour des reins. Elles portaient une lourde corbeille de charbon sur la tête. Leur peau d'ébène se couvrait de longues stries de sueur qui ruisselaient sur le dos, sur les cuisses. Leur regard d'humbles bêtes de charge ne quittait pas le sol. Mais au retour, la corbeille vidée, elles se mettaient à rouler leurs yeux en boule, à adresser des sourires et des grimaces à ce marin mélancolique qui semblait attendre leurs tendresse. Elles étaient toutes prêtes à la lui accorder.

" On ne va pas à terre? "

Avide des plaisirs de l'escale, le second, tout de blanc vêtu descendait l'échelle. Il s'étonnait de la passivité de Miquel.

A travers les formes féminines qui défilaient devant ses yeux, dans ces voix qui resonnaient autour de lui, Miquel voyait un vieillard assis sur un tas de cordes, le regard rivé à l'horizon.

Combien d'années s'étaient déjà écoulées? Dix, douze ? Peut-être moins, peut-être plus. Qu'est-ce que c'est que dix ou douze ans pour un homme robuste comme papa? L'étranger mentait, pour sûr. Papa avait toujours sa barbe noire, ses dents si blanches, ses yeux noisette, tendres et chauds.

Mais le vieillard à barbe blanche, ~~coûté~~, tremblant, idiotisé venait se placer devant le jeune papa à barbe noire; le jeune papa était obligé de céder la place au vieillard, et, la voix ironique de ~~ce~~ ~~second~~



l'étranger maudit disait : " Pourquoi si vous n'êtes pas retourné au pays, n'avez-vous pas au moins écrit à votre père ?"

Pourquoi, oui, pourquoi? Miquel se le demandait aussi.

Maintenant c'était trop tard pour écrire, il fallait rentrer. Cette pensée soulagea immédiatement Miquel. Il demanderait son congé au capitaine, il prendrait le premier bateau en partance pour Barcelone et aussitôt arrivé il ~~sauterait~~ <sup>sauterait sur le</sup> premier train du littoral. Dans un mois il serait auprès de papa. Papa, comme tous les jours - hiver et été disait l'inconnu - demeurait assis sur son rouleau de cordes, la main devant les yeux. Il ne l'entendrait pas venir. Miquel arriverait près de lui, d'une voix basse et douce il dirait : "Papa"... - Que de marins, d'exilés, de voyageurs éparpillés dans le vaste globe n'ont-ils pas au moins une fois dans leur vie fait ce même rêve, dire papa ou man ouvrant leurs bras à un vieillard? - Papa tressaillirait et au cri de "Miquel!" se leverait et chancelant se jetterait dans ses bras. Miquel le serrerait éperdument: dans la chaleur et dans la force de cette étreinte chacun saurait trouver le pardon et l'oubli de ses souffrances.

" Je suis venu pour ne plus repartir."

Incrédule mais espérant, papa sourirait à travers ses larmes. Puis, bras dessus, bras dessous, père et fils iraient à la maison surprendre Caroline. Miquel aurait mis ses souliers de daim, son costume de Chantoug, son chapeau de Panama. Il aurait mal aux pieds - ces damnées chaussures vous mettent à la torture - Tant pis, il fallait épater la nourrice. En le voyant, elle s'écrierait :

" Vierge de la Miséricorde! C'est toi, Miquel ?"

Elle irait lui préparer un bon repas. Peut-être de ce fameux riz à l'aïlolo dont elle seule connaissait le secret. Puis, lui posant mille questions <sup>dresser</sup> sur ses voyages, la nourrice irait ~~fixer~~ le lit du marin. El-

le sortirait les célèbres draps de fil brodés à la main, garnis de dentelles, et, tout à coup elle s'écrierait :

" Est-ce que tu ne vas pas trouver nos meubles et notre linge trop pauvres? "

Les negresses avaient fini de charbonner.

" Vous n'allez pas à terre? " demanda une voix grave.

" Non, capitaine. "

" Vous n'êtes pas malade, pourtant? "

" Non, capitaine. " Et Miquel ajouta :

" J'ai le cafard. "

" Le cafard? " L'officier s'éloigna en riant.

Miquel aurait dû lui demander son congé, tout de suite. Pourquoi ne l'avait-il pas fait ?

Du quai une mulâtresse lui adressait des sourires. Elle pouvait avoir quatorze ans, semblait une statuette de Tanagra, <sup>avec</sup> les seins, les épaules, les bras : <sup>parfaits</sup> la perfection. Lola était moins noire et plus forte. Miquel se demandait si elle l'attendait encore dans leur petite case de bambou, près du ruisseau. " Toujours " avait-elle dit la dernière fois.

Comme il serait doux : demeurer dans une île quelconque auprès d'une de ces mulâtresses humbles et tendres, avec un enfant métis. Miquel XH voyait le petit marchand à quatre pattes sous les palmiers, le derrière tout nu, rond et doré comme une papaye. Il s'entendait dire :

" Papa. "

Papa! Comment faire pour oublier ce poignant, ce cruel vieillard à barbe blanche ?

Miquel se pencha sur la rambarde vit l'eau endormie avec ses sargasses paregeuses se dandinant dans les profondeurs : " la-bas, " songea Miquel. Puis, dans un frisson : " non pauvre papa. " Car papa attendait encore il attendrait jusqu'à son dernier souffle.

Il fallait y aller, simplement.

Miquel regarda le ciel, sorte de turquoise convexe imitant les voûtes des chapelles où il ne manquaient que les étoiles pourpurines.

Les yeux de Miquel quittèrent la coupole céleste, s'arrêtèrent sur la terre. Il connaissait les ports, ses plaisirs, ses dégâts. Il n'attendait rien de l'escale, rien en tout cas qui suffit à calmer la souffrance d'aujourd'hui. Mais la terre, comme toujours, après une traversée plus ou moins longue attire irrésistiblement les navigateurs.

Miquel, les mains dans les poches de son pantalon marin, sale et fripé, descendit enfin l'échelle. Il trouva les odeurs amies: mazout, copra, fruits trop mûrs, vanille...

C'était amusant de voir les gens se tenir droits sur le planchet des vaches. Des têtes différentes le regardaient avec des yeux nouveaux. Des vraies fleurs, non de drap comme celles de la cabine du second, lui clignaient de l'œil, lui souriaient.

C'était agréable de cheminer sur le sol dur et stable, entendre les chiens aboyer, les chevaux hennir, les enfants jouer et rire. Tout cela était la terre, les produits terriens avec leur grâce ou leur laideur. Accueillante et débonnaire, la terre prit bientôt Miquel dans son giron, elle lui offrit ses boutiques avec des étoffes, des colifichets, des parfums, mille riens attendrissants pour le cœur d'un homme solitaire.

Miquel, comme les autres matelots, s'arrêta longuement devant chaque devanture, habillant, parant, parfumant une femme imaginaire. La sienne n'était ni blanche ni noire, ni laide ni jolie mais douce et aimante. Miquel lui choisit un tissu chamarré, des colliers, des boucles d'oreilles. Puis, il l'emmena ~~très loin~~ dans un endroit <sup>lointain</sup> où il pourrait tout oublier.

Une musique légère perdue dans les ruelles étouffantes le guida jusque dans un bar où d'autres matelots du Santo-Domingo, se trouvaient déjà perchés à côté du zinc.

" Miquel Siqués!"

" Hallo, Miquel!"

Comme à chaque escale il restait bouchée bée devant les rayons du comptoir où des bouteilles vertes, rouges, jaunes et roses s'alignaient. ~~Il se souvenait~~ Miquel avait encore oublié le goût de chacune de ces liqueurs. Il hésitait comme pour les siphons de son enfance: jaune, vert?

" Attends", fit-il au mulâtre qui voulait le servir, "Attends!"

Il se souvenait maintenant. Le vert avait un goût de menthe, le vermeil, de groseille, le rose, d'orange, le jaune d'anis. D'un doigt aimanté il signalait la bouteille verte :

" Un verre bien tassé de celle-là".

" Pouah!" s'exclama un matelot, "c'est du jus de légumes."

" Bois un pûch glacé", suggéra un autre.

" Non, Miquel!" s'écria un troisième, " un whisky; il n'y a rien comme un bon whisky."

Le doigt de Miquel pointait toujours la bouteille verte:

" Un verre bien tassé de cell-là."

\*

Des mulâtresses à mouchoir de Madras encorbeillé sur leur chignon avaient servi un lûch refroidi, fade, écoeurant. Les sourires provoquants que ces femmes adressaient aux matelots ne trouvaient de réponse ni dans le coeur ni dans la chair de Miquel. Sans pouvoir s'expliquer comment le marin s'était trouvé seul dans une alcôve sombre où flottaient les odeurs mélangées d'eau de Javel, de bananes pourries. Il s'était mis à regretter le hamac du bord, bercé par la mer, caressé par la brise du large.

Quelques heures plus tard, Miquel assistait à un bal dou-dou. Les cris hystériques et les festes obscènes des negresses lui donnaient le ver-

tige et une sorte d'avant goût de l'enfer.,

Le monstrueux vieillard était de nouveau là se glissant à la première place, se mêlant aux mulâtresses, à la musique, <sup>g</sup>tant tout. C'était à craindre que désormais, il s'installerait dans sa vie, le suivrait à terre, l'accompagnerait en mer, ~~ferait~~ faisait avec lui les traversées et les escales.

Mais les flacons magiques jaunes et verts, rouges et ambés <sup>2</sup>clignaient de l'oeil à Miquel et leurs tendres sourires irisés se mêlaient à la diabolique sarabande du jazz, au roulement des fesses féminines. Tous ce monde de cuivre et d'ébène se tremoussait, hurlait, sentait l'orange verte, le rhum et la cannelle. Jusqu'à ce que d'impalpables ailes poussèrent sur les derrières nègres, sur les bouteilles vertes et orange, sur les trompettes et les cymbales des musiciens. Bientôt ces ailes prirent Miquel, s'envolèrent avec lui dans un ciel chance<sup>l</sup>ant.

\* \* \*

La décision est prise. Il va retourner au pays.

Cependant que mille après mille, le bateau fend les ondes azurées de l'océan, Miquel se dit :

" Je retourne là-bas".

Tous les soirs en se couchant, tous les matins en se levant il le répète.

Quand il récite sa prière matinale : " Ange gardien, doux compagnon de route, guide les pas de ma journée", il espère que l'ange le menera vers papa et Caroline.

La couleur, le mouvement, l'odeur même de l'eau ont déjà un autre goût: goût d'adieu, goût de nostalgie.

Miquel ne sait même pas vers quel port ils naviguent: une île, croit-il, située quelque part entre le tropique de Canger et celui de Capricorne.

Ciel et mer s'habillent maintenant de reflets féeriques. Chaque parcelle d'eau, chaque atome d'espace chantent la magie tropicale. S'enfonçant dans les flots, le jour flamboie en feux d'artifice. Parfois, avant de disparaître, le soleil darde un fugace rayon vert sur les ondes. Dans le firmament vespéral des cumulus gorgés de lumière rose forment des îles fantomatiques avec des villes monumentales couronnées de minarets et de dômes.

La nuit, la Croix-du-Sud tourne nonchalamment dans le ciel jusqu'au matin où l'aurore jette sur l'immensité étale des draperies mauves et roses.

Des oiseaux voyageurs croissent l'espace à des hauteurs vertigineuses. Des éflaves de fleurs et de fruits accompagnent mystérieusement le navire.

Puis, les vents alizés se déchaînent. Une clarté blafarde tombe soudain du ciel. D'interminables cortèges de nuages vont se poser sur l'

eau, s'y traînent lourdement, flotte spectrale dans laquelle bon gré mal gré va falloir se perdre.

Obéissant à la voix furieuse d'un invisible capitaine, des régiments de lames se précipitent sauvagement sur le navire, le poussent de tribord à babord, de babord à tribord. Le bateau ivre, zigzag<sup>et rampe</sup>ue sur le dos des lames puis, glisse dans un gouffre noir. De l'extrémité de la quille jusqu'au pommeau du grand mât tout le bâtiment tremble et craque. Comme un serpent traqué, la chaîne du gouvernail roule et déroule ses anneaux avec des grincements lugubres. Les haubans et les drisses, l'antenne de la T.S.F. et les étais gémissent, vibrent, sifflent et hurlent. Dans les rares pauses de l'ouragan on entend la voix triste des cascades marines. Furieuse, la rafale s'abat de nouveau sur le bateau. Des paquets de mer se précipitent sur le gaillard avant, coulent sur les coursives forment de larges flaques mouvantes.

Entre la mer bouillonnante et le bas plafond ~~cotonneux~~ la sirène lance des ~~avertissements~~ plaintifs.

La nuit n'apporte aucun changement : dans l'ombre où gémissent le vent et l'eau on voit roder les fantômes des vagues.

Du plus profond de son être, Miquel se réjouit de retourner au pays, de revoir la maison, papa, Caroline. A travers le bruit de l'orage il écoute sa propre voix gonflée d'amour et de repentir.

Il voit Rocacorba, Notre-Mère-des-Anges, le Montseny, le Far... ~~montagnes de son enfance dont la forme se dessine devant son regard.~~ Puis, la vision s'efface. Devant la proue du bateau il n'y a que des gouffres noirs, des lambeaux de br<sup>u</sup>illard poisseux.

Le marin refoule ses larmes, se jure que si la traversée finit - dans son état d'esprit, il vient à en douter - il fera sur mer un seul et dernier voyage: celui de Barcelona. A cette pensée son coeur bondit de joie. Papa et nourrice vont être enfin récompensés de leur attente.

Un jour inespérément, un <sup>60</sup> des hommes montre du doigt un nuage bleu-pâle, très bas sur l'horizon. Petit à petit ce nuage se colore de rose, une côte apparaît dans le brüllard. Le coeur du matelot s'est mis à battre. Ce n'est pourtant pas son pays mais une île quelconque perdue dans l'hémisphère austral. Dans moins d'une heure ses pieds fouleront la terre. On voit déjà le profil d'une colline, la tour du sémaphore. La mer ballote encore le navire, mais à mesure que l'île approche, l'eau défrise ses boucles, le vent calme ses sifflements.

Le cargo *ralentit* enfin. D'un mouvement doux, l'étrave déchire la soie crissante d'un havre. Le wharf s'avance avec des silhouettes humaines et un peu en arrière, des arbres, des maisons.

Les machines *stoppent* provoquant ce silence soudain où se déroule la chaîne du cabestan. L'ancre choque avec l'eau, s'enfonce dans un glou-glou harmonieux. Claire, voyageuse, légère, la voix du capitaine donne des ordres à l'équipage.

On jette l'échelle de coupée.

Avides de liqueurs et de pacotille les indigènes envahissent le pont: ça grouille, ça crie, ça sent le <sup>transpiration</sup> ~~peau le couleur~~, l'huile de coco, la vanille...

Il n'y a plus de damné étranger pour vous empoisonner l'existence, mais de nouveau le vieillard est là, venu à l'escale relancer Miquel. Alors le marin, le coeur gros, lui jure qu'il va faire le nécessaire et s'embarquer pour Barcelone. Juste le temps de résoudre quelques petits problèmes, puis, le retour immédiat au pays.

Il débarque avec les camarades et automatiquement il accomplit les mêmes gestes qu'aux autres escales, toujours les mêmes, comme un rite.

Parfois, écoeuré de la terre, de sa chaleur, de ses moustiques, de ses odeurs et de ses femmes il se précipite sur la première chaloupe venue, il regagne le bord.



La nuit des Tropiques imprégnée de parfums et de murmures vient palpiter autour du matelot. De temps à autre l'eau frémit mystérieusement: le navire s'incline, puis se redresse. Au delà du port est la mer, noire et confuse, étroitement unie avec le ciel.

Une présence s'approche dans les ombres, une main immense et moite étreint le coeur de Miquel. De l'espace invisible, du silence peuplé de soupirs, le vieillard est venu jusqu'à lui. Maintenant il est là, tout contre sa poitrine. Sa barbe blanche, sa voix cassée, son halo mortuaire le touchent. Un souffle glacé passe dans les cheveux de Miquel, descend le long de son échine, s'empare de son corps qui commence à trembler.

Effrayé, les pieds et les mains froides, Miquel repousse la vision.

Combien de temps s'est écoulé depuis le jour où ~~le navire~~ décida de retourner au pays? Il ne sait pas, il n'ose pas faire ses calculs. Des mois, des années, peut-être.

S'il accepte la baraque de vigne avec une Caroline ridée, échevelée, criarde à la place de la magicienne Néné qui de sa voix chaude, de ses yeux enflammés créait des mondes; s'il accepte un vieux bonhomme larmoyant à la place de ce jeune papa maître des champs et des collines, saigneur des berges et des plages de la Ter, ce sera au prix de sa propre vie. C'est l'épave de Miquel qu'il ira poser à leurs pieds. Car il n'a même pas un peu d'argent ou des objets précieux à leur offrir. Les autres matelots, moins absorbés peut-être par l'impalpable charme des espaces, se précipitent à chaque escale dans les boutiques des Chinois, des Juifs pour y acheter des soies brodées, des bijoux rares, des bibelots exotiques qu'ils enferment à clef dans leur coffre de cabine. Les plus pauvres d'entr'eux collectionnent des coquillages étonnants, des aigues-marines, des colliers et des bracelets faits de microscopiques escargots marins ramassés dans les Îles-du-Corail. Arrivés à leur patelin de Catalogne, de Provence ou de Bretagne ils présentent leur trésor dans

les mains de leur mère, de leur femme, de leur fiancée. Miquel n'a qu'un trésor de fantômes dont personne ne saurait que faire.

Et les mains vides, les bras pendants, le marin laisse errer son regard dans la nuit. Il lui semble voir s'en aller pour toujours les débris de ses rêves : jardin sauvage de son enfance, fleurs et fruits emmêlés, pièce d'eau endormie sous les arbres où des poissons imaginaires jouaient avec des algues fantomatiques; tonnelle d'humbles roses de verger; oiseaux amoureux des roses... <sup>Les p</sup> fleurs et <sup>les</sup> oiseaux <sup>vivaient et mouraient</sup> ~~sont morts depuis,~~ <sup>dans son souvenir</sup> mais d'autres fleurs, d'autres oiseaux naissaient et s'aimaient jusqu'à ce que des mots barbares vinssent tout détruire. Maintenant fleurs et oiseaux se sont tus pour toujours. L'eau du petit bassin s'est desséchée comme un oeil endormi par la mort. Des mains sacrilèges ont profané les allées enfuies sous les orties folles, sous les pavots géants; ont arraché les rosiers, les bégonias, les oeillets, les jazmins et les campanules. La squelettique rampe de l'escalier, monte, chemin aride, vers la porte-fenêtre dépouillée de verveine et de menthe.

Seul le canal continue de bouillonner le long du verger et sa voix solitaire s'élève tristement à travers les arbres. Poussée par une force mystérieuse l'eau court encore, comme toujours venant d'on ne sait <sup>d'</sup> où allant on ne sait où .

\* \* \*

Un matin en se regardant dans la glace - il l'avait fait tout le long de sa vie pour se donner un coup de peigne en se levant - Miquel demeura immobile, le regard cloué à l'image d'un étrange<sup>s</sup> vieil homme dont les yeux enfoncés le fixaient avec ahurissement.

Il se détourna de la misérable petite glace pendue au mur cherchant à se convaincre que cela ne le regardait point, que ce type dont ~~l'aspect~~ <sup>mort marqua</sup> déjà ~~sur~~ le visage n'avait aucun rapport avec lui.

Une onde de détresse l'envahit tout entier, quelqu'un avait râlé:  
" Papa, Caroline!"

Mais papa et Caroline devaient être morts. Combien de temps s'était écoulé depuis le jour où ce damné étranger lui avait parlé de papa ? Vingt, trente ans? Peut-être moins, peut-être plus.

Oui, papa était mort et Caroline aussi. Et lui, Miquel, n'avait pas ~~osé~~ <sup>revenu</sup> retourner<sup>l</sup> là-bas adoucir leurs dernières années.

Des larmes silencieuses se mirent à couler le long de ses joues. Il en avala quelques unes. Du revers de sa main calleuse il essuya les autres. Ce faisant il voyait son propre visage, non celui du miroir mais celui de l'enfant Miquel où se posaient les baisers de la nourrice.

L'espace d'une seconde Miquel crut que Caroline allait venir: elle le prendrait dans ses bras et brusquement elle l'étreindrait avec passion. La tête sur le sein de sa nourrice Miquel se calmerait, s'endormirait.

Machinalement ~~Miquel~~ <sup>Miquel</sup> était allé prendre son quart.

Dès qu'il eut empoignée la roue du gouvernail le marin s'apaisa. Un courant sympathique se communiquait <sup>qu</sup> du navire à l'homme, de l'homme au navire. C'était un petit cotre qui faisait la navette entre les Iles-Fidji et la Nouvelle-Calédonie. Vieux, crasseux, puant mais sensible,

bon marinier, il obéissait à son pilote, il devinait presque ses désirs.

Il n'y avait pas un souffle de vent. D'un rythme régulier l'étrave coupait l'onde dont le suave bruissement se répandait dans l'espace.

Le timon<sup>ner</sup>ier ouvrait la bouche comme un poisson hors de l'eau. Vive, brûlante, dévorante, une longue trainée de flammes allait de l'infini jusqu'au navire.

Tout à coup l'eau s'obscurcit, devint verte, puis, violette et soudain, noire. ✱

Miquel ne voyait plus les flots, ni le ciel, ni la proue du cotre avec son léger mouvement d'oscillation.

La sueur mouillait ses tempes, descendait sur ses joues, le long de son dos. Son cœur s'était mis à battre précipitamment, puis, il commença à fondre comme du beurre. Miquel le sentait souler au dedans, de la poitrine aux talons, tel un ruisseau sur une pente.

Ses mains se crispaient sur la roue du gouvernail et tandis que sa propre vie s'en allait, le pilote percevait le cœur et le sang du navire <sup>Ho</sup> ~~par~~ <sup>pitai<sup>er</sup></sup> et coula<sup>ient</sup> avec une régularité parfaite. Miquel écoutait la course de l'eau le long de la coque et autour, l'auguste silence de la mer et du ciel.

Et lorsque l'étourdissement passé le marin vit de nouveau la proue du cotre avec son suave mouvement d'oscillation, l'immensité étale, le <sup>si<sup>er</sup>nement</sup> ~~si~~ haut et ~~brillant~~, du plus profond de son être il leur fit ses adieux.

Les merles des Moluques jasaient dans la véranda se disputant à coups de bec une pistache ou une femelle. Le bruit de leurs ailes et leur sauvage criailleurie révélèrent Miquel. Sa première pensée était : " Je ne suis plus en mer." Et à travers le bruit tout proche des oiseaux il écoutait la rumeur lointaine du Pacifique.

Après s'être levé et débarbouillé il s'acheminait <sup>vers</sup> la plage.

Les merles s'envolaient abandonnant les pistaches éventrées dont les innombrables taches maculaient le planchet de la véranda.

A trois ou quatre milles du bungalow les vagues déferlaient sur les écueils. La rumeur s'étendait dans l'espace, montait dans la vallée heurtant les parois granitiques. Les rochers renvoyaient l'écho qui se croisait avec le ~~son~~ suivant. L'île entière, dès ses récifs côtiers jusqu'à la crête de ses montanges, répondait à la mer.

La démarche un peu hésitante, Miquel allait dans l'ombre légère des manguiers et des flamboyants. D'énormes fleurs d'ibiscus lui fuyaient le visage .

La brise matinale mêlait le parfum des vanilliers, des frangipaniers, des orangers et des citronniers <sup>a</sup> sauvages, puis elle descendait la vallée les jetant par bouffées énivrantes sur les maisons et sur la route.

Des hommes nu pieds passaient près du blanc lui souhaitant le bonjour dans un large sourire de lèvres épaisses.

A mesure que Miquel s'approchait de la mer, la voix des vagues montait s'élargissait dominant ~~celle~~ celle des ruisseaux et des ~~feuilles~~ <sup>branchages</sup>.

Sur le petit sentier des marais des femmes indigènes croisaient Miquel. De leur langage primitif de voyelles sonores elles lui parlaient de choses qu'il ne comprenait pas. Miquel haussait les épaules. Alors les femmes, de leur main brune montraient la mer, le ciel, un objet quel-  
~~conque perdu dans les cocotiers. Recourbées, elles~~

conque perdu dans les cocotiers. Découragées, elles secouaient la tête, s'en allaient sans bruit laissant flotter le parfum d'huile de coco dont elles s'oignaient la chevelure.

Des cabanes de bambou sur pilotis se rangeaient tout autour de l'anse marine, petites tâches brunes à peine saillantes sur le fond sombre des forêts.

Le soleil déjà haut, embrasait l'eau de la baie bordée par la dentelle verte des mangles.

Des lames bleues, translucides comme un cristal se roulaient sur les récifs s'y brisaient avec fracas. Embrunés et écume se répandaient sur le corail, sur le lagon.

Les jambes écartées, les pieds enfoncés dans les galets Miquel se tenait devant la mer, il regardait la ligne invraisemblablement droite de l'horizon. Cette ligne, comme tirée avec une règle, limitait son univers. Elle n'était cependant qu'une infinitésimale partie de la courbe de la terre dont la plus grande partie - oh ironie et pourquoi l'appeler terre ? - se composait d'eau. Derrière cette ligne, la dernière visible à l'œil nu, des milliers de lignes se succédaient, formant la surface convexe des mers. Au delà, quelque part, sur un rivage méditerranéen était un homme assis sur un tas de cordes.

A son tour, Miquel allait s'assoir sur l'épave d'une pirogue renversée sur la grève.

La grave rumeur du Pacifique se déroulait graduellement dans l'espace, montait, s'élargissait et se brisait en coup de tonnerre. Tout le long des écueils la voix des vagues résonnait. Parfois on ~~avait dit~~ y entendait des soupirs et des plaintes.

Miquel regardait ses mains, puis, brusquement il en écartait le regard, de nouveau il le posait sur l'immensité mugissante.

Trois ou quatre heures plus tard, les mains enfoncées dans les poches

de son vieux pantalon marin, il s'en retournait au bungalow.

Le lendemain, à <sup>point</sup> du jour, les merles des Moluques se réveillaient, à leur tour ils réveillaient Miquel. Celui-ci reprenait le chemin de la grève. Pendant quelque temps il écoutait les mugissements du Pacifique, puis, de nouveau, ces soupirs, ces sanglots, <sup>(ces plaintes)</sup>. Parfois il lui semblait comprendre :

" Pourquoi n'avoir pas écrit ?" D'autres fois :

" Pourquoi n'être plus revenu?"

Miquel se demandait :

" Pourquoi?"

" Pourquoi?"

Or, un jour il s'était avancé jusqu'au bord même du lagon et ayant craché dessus aussi loin que possible il avait répondu :

" C'est cette garce, elle m'a complètement ensorcelé."

Il y avait eu un grand silence: des jours, des mois, des années peut-être. Dans ce silence, la mer chantait, riait, hurlait, gemissait. Elle se frisait, s'ondulait et se lissait la chevelure; s'habillait de rose, d'orange, et de bleu. Puis, de violette, de vert, de gris-ardoise, de mauve et de noir.

Le coeur du marin avait été mis à nu, nettoyé des toiles d'araignée, de la poussière, de la rouille, du vert-de-gris. A présent il brillait comme un soleil. Papa avait enfin souri et avec ce sourire s'accomplit le miracle: le vieillard à barbe blanche s'évapora. Il y eut à sa place le jeune papa à barbe noire, les dents étincelantes de blancheur, les yeux noisette brillants et doux.

\* \* \*

Appuyé sur sa canne Miquel va <sup>encore</sup> sous les jours au bord du lagon . Il s'assied sur la pirogue renversée, il contemple la mer, il écoute sa voix profonde. La mer demeure aussi énigmatique que lorsqu'il la découvrit du sommet de Notre-Mère-des-Anges. Cinquante ans de navigation ne lui ont rien appris sur elle.

Les yeux de Miquel ne voient plus très bien. Souvent la ligne droite de l'horizon se braille avec celle si blanche des brisants.

Il se rappelle qu'un de ses plus fervents désirs avait été de mourir en mer, d'être enseveli dans les flots. Il sait que le temps est passé pour lui, qu'il n'aura pas une si belle sépulture. C'est la terre qui le recevra, la terre si chère à papa, si chère à ses ancêtres.

Cela ne le tourmente plus, au contraire il sent combien la chaleur et la fermeté de la terre sont secourables à ses pieds vacillants.

Papa est toujours fidèle au rendez-vous. Miquel et lui ont pris l'habitude de se trouver chacun à sa place au bord de la mer.

Ils n'ont plus rien à se dire maintenant; à travers l'espace marin ils échangent des sourires.

De temps à autre ils évoquent la poupée de cire, Caroline, Léonor, deux fantômes qui, de plus en plus flous flottent autour d'eux. Puis, le jardin de Sainte-Eugénie avec ses fols oiseaux, ses plantes folles; la Ter avec ses deltas caillouteux, ses bouquets de roseaux et de joncs; le bac, le vieux passeur et les collines idylliques : Saint-Daniel, les Saintes-Croix, Montjuic... La Montagne-des-Anges, d'où Miquel vit la mer pour la première fois.

" A sacripan", dit alors papa, "c'est de là-haut que tu découvrites ta vocation!"

" Tu le regrettes père?" fait Miquel.

" Oh, plus maintenant" affirme papa, " du tout".

Miquel a laissé pousser sa barbe et souvent il la caresse; il la



caresse, il la sent hirsuta sous ses doigts enfilosés, il se dit : "Elle est blanche". Mais qu'importe, pourvu que celle de papa soit noire?"

De temps à autre Miquel se sent encore envahi par une vague de remords. Il ~~projetta son~~ regard par dessus les écueils, il dit à l'homme assis là-bas au bord de la Méditerranée :

" Il faut me pardonner, mon gars, ce n'est pas de ma faute."

Alors le jeune barbu submergé lui aussi par une vague de regrets :

" N'empêche", soupira-t-il, "tu aurais pu au moins nous écrire une carte postale."

F i n .

